

Le journal en ligne gratuit des Charentais d'ici et d'ailleurs.

Le Boutillon des Charentes



N° 87 Juin-Juillet-Août 2023 - Le dernier Boutillon de Pierre

Un dessin de Jean-Claude Lucazeau



Extrait de « L'Air du pays Au soulail des Chèrentes »
(Edition Le Croît Vif)

L'EDITORIAL

« Espérons que l'année 2023 nous apportera un peu de lumière. En tout cas, le Boutillon continue, *tant qu'i peurat* ! Cela fait dix ans qu'il est fidèle à ses lecteurs et à ses lectrices. Bonne lecture. Signé Pierre Péronneau (Maït' Piârre) »

Voici le vœu de Pierre lors du précédent numéro du Boutillon des Charentes : que l'année 2023 nous apporte un peu de lumière et que son journal continue *tant qu'i peurat* ! Quelques jours après la publication du numéro 86, Pierre Péronneau nous quittait des suites d'une longue maladie. Homme discret et cultivé, il est parti sur la pointe de ses « bôts ». Lors de sa dernière sortie publique à Burie en décembre où il rendait un dernier hommage à son grand-père Goulebénéze, le Charentais par excellence, à la fin de l'exposé, Pierre entouré de sa famille nous disait au revoir et à bientôt, comme si de rien était ...

Le peu de lumière espéré s'est éteint brusquement le 11 mars dernier avec lui. Mais, quelques braises dormaient dans *le foujhé* et nous allons essayer de les raviver, l'espoir renaît toujours de ses cendres même si ici, il n'est pas question d'échec mais de succès car avec plus de 50 000 lectrices et lecteurs, nous pouvons déjà vous dire un grand MERCI MAÏT'PIARRE pour tout ce que vous avez fait avant nous.

Avec Benjamin, nous avons décidé que ce numéro 87 sera son dernier numéro, Homme organisé, Pierre avait démarré celui-ci et nous avons convenu de le terminer avec tous ceux qui ont contribué à son succès.

Ensuite, nous reprendrons le flambeau du Boutillon des Charentes à partir de Septembre et nous espérons à tous les lectrices et lecteurs autant de plaisir à le parcourir et à le lire qu'à nous de le préparer.

Nous espérons lui donner une existence nouvelle tel un phœnix tout en gardant l'esprit de partage et d'ouverture à l'histoire et la culture des deux Charentes et la Saintonge évidemment.

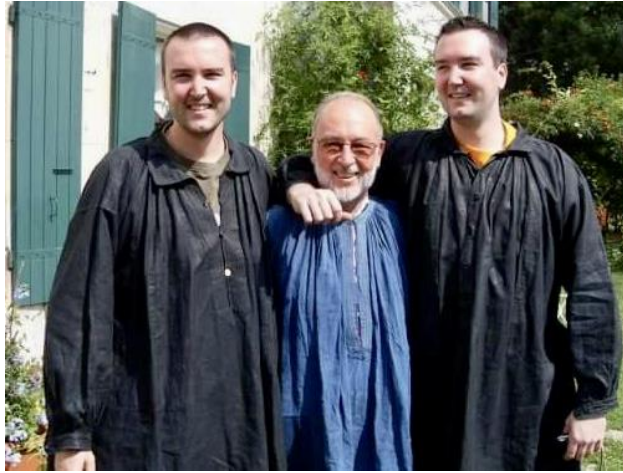
Vous pouvez toujours naviguer sur notre site internet, <http://journalboutillon.com> pour consulter les Boutillons précédents et nous suivre sur Facebook <https://www.facebook.com/journalboutillon> pour voir et échanger sur les différentes publications du journal

Dominique Porcheron

Sommaire

Le Boutillon de Pierre – Maït'Piârre	Benjamin et Romain Péronneau	page 3
Aux paysans	Jean-Bernard Papi	page 5
Le « Certif »	Jean-Jacques Bonnin	page 9
Le coin des Poètes	Cécile Négret-Guy Marquais	page 13
	Goulebenéze-Firmin Compagnon	
Menteries	La grole et Mémé Zoé	page 16
Petit Bonhomme carré	Jacques Marchais-Monique Grand	page 17
La Foire de Rouillac – Lettre d'un drôle à ses parents	Pierre Péronneau	page 19
Fâcheux mouvement de colère à Boutiers	Patrick Hureaux	page 20
Un peu d'histoire – Boutiers-Saint-Trojan	Dominique Porcheron	page 22
Les grains d'or	Francis Bouchereau	page 24
Kétoukolé – Réponse N°86	Joël Lamiraud	page 26
Un livre à vous conseiller	Benjamin Péronneau	page 28
Le blanc muguet et la rouge églantine	Dominique Porcheron	page 29
On se marie à Saint-Chafouin	Norinne Chabeursat	page 30
Actualités et remerciements	L'équipe du Boutillon	page 33

Le Boutillon de Pierre (Maît' Piârre)



J'ai demandé à Romain et Benjamin de nous raconter une anecdote avec leur père, merci à eux pour leur contribution teintée d'amour, d'humour et de nostalgie.

Le mijhot de Nantillé – Romain Péronneau

C'était une journée d'automne. Une journée avec un temps froid et sec qu'il fait parfois avant l'hiver et qui donne envie de rester près du feu avec un chocolat chaud. La campagne charentaise était recouverte d'une brume légère que le soleil faisait scintiller comme un champ de diamants. La grande cheminée du salon engloutissait les javelles et les souchots en crépitant comme une grande bouche en pierre de taille « jhamais gueudée ». Je regardais par la fenêtre en « counillant ». Mon père bravait le froid pour aller chercher du bois au fond du pré.

Il était couvert d'un manteau en polaire trop grand pour lui et d'une casquette en feutre bleu. Il transporta du bois dans une « beouroette ». De la fumée sortait de sa bouche. Était-ce la fumée de sa pipe en écume blanche ou bien le « freit de cheun » qui régnait dehors ? Je me posais la question. Soudain la pendule centenaire me fit sursauter de ses douze coups.

Une odeur de viande confite, d'ail et de cognac qui émanait de la cuisine se mélangea avec celle des vieux papiers et du feu de bois du salon. Ma mère était dans la cuisine, et finissait de préparer le repas en même temps qu'une discussion commencée la veille avec sa sœur au téléphone. L'appel de l'apéritif me fit lever de ma chaise et je me dirigeai d'un pas assuré et machinal vers le bar.

J'arrivai devant le harem des dames en verre, c'est alors qu'un dilemme important se posait à moi : Pastis ou Cognac-Schweppes ? Quand soudain, je me rappelai un breuvage dont mon paternel m'avait vanté les mérites. Breuvage qu'il buvait lui-même jadis à mon âge : le mijhot, ou plus particulièrement la rôtie, constituée de tranches de pain, de sucre et de vin rouge. Le tout chauffé dans un verre près de la cheminée. Je commençai alors ma divine mixture, quand mon père entra dans la pièce, des écorces de bois et du givre sur les mains.

- « Tu ne vas pas faire un mijhot avec du Bordeaux Saint-Emilion !!! » me dit-il.
- « Ol' é comme faire un varre de Cougnat-Schweppes avec un XO de Grande Champagne !!! »
- « Si tu veux bouère in p'tit cot d'vin, va donc en chercher chez le voisin ».

Je n'avais pas envie d'aller dehors par ce froid et traverser le village pour aller chercher l'ingrédient pourtant indispensable à mon cocktail. Quand une idée me vint à l'esprit. Pourquoi ne pas faire mon mijhot avec du cougnat ? Cela ne pourra pas être mauvais me disai-je.

J'entrepris alors ma conception avec du pain dur et un VSOP de fin bois. Je mis le tout dans un verre robuste près de la cheminée, saupoudré de sucre. Quand le cougnat commença à chauffer et le sucre à caraméliser, je pris mon breuvage et le posai sur la table.

La dégustation pouvait commencer. Avec la pointe de mon couteau Nontron, je dégustai d'abord les morceaux de pain caramélisés et imbibés d'alcool. C'était divinement bon, le nectar du cagouillard. Je finis mon verre avec in p'tite goulée de cougnat tiède.

Après quelques minutes, ma tête tourna et je commençai à « jhaverser » et à chanter une chanson de mon arrière grand-père : la valse dau cougnat.

-« In p'tit verr' de Cougnat, Vouèlà c'qui fiatte, O vous chauff' le pessâ, Tellement qu'o gratte... »

Mon père me dit :

-« Tu es in drôle beurdoqué !! Pas idée de faire un mijhot avec du cougnat »

Après un dernier refrain je lui répondis : « la neu est cheute, jhe vâs me saquer dans mes bâlins ».

Le mijhot au cougnat Plus jhamais ... jhamais ... jhamais !

Le cordon – « Le lignou » - Benjamin Péronneau

Il y a de nombreux hommages qui ont été faits sur mon père, aussi j'ai préféré vous compter une anecdote qui s'est passée lors d'une conférence.

Je travaillais avec lui sur de nombreux projets sur le patois de notre région (Le Boutillon des Charentes, les conférences sur Goulebenéze, entre autres)

Ces nombreuses conférences que ne vous faisons pour parler de mon arrière-grand-père étaient toujours des succès. La dernière en date à Burie, il y avait plus de 100 personnes.

Mon père passait énormément de son temps à promouvoir la culture charentaise et à travailler sur la sauvegarde du patois saintongeais. Il a eu à ce titre de nombreux

prix : <https://www.facebook.com/journalboutillon/videos/1850828161624593>

J'ai la chance d'habiter Angoulême à moins d'une heure de route de Nantillé où il résidait avec ma mère et, tous les week-ends, tous les jours fériés et toutes les vacances je courrais y retrouver mon père où nous travaillions ensemble sur ces projets.

Si j'avais une anecdote à raconter (il y en a tellement), une qui me vient à l'esprit, c'était lors d'une conférence Goulebenéze à Saint-Sulpice-de-Cognac en Charente.

Comme d'habitude nous avons préparé à l'avance le déroulement de la présentation (il était au micro et j'étais derrière l'ordinateur à faire défiler images et sons sur le grand écran).

En arrivant sur place quelques minutes avant l'heure de démarrage de la conférence, mon père comme d'habitude me remet la précieuse sacoche qui contenait le disque dur, l'ordinateur et l'ensemble du support nécessaire à la présentation. Jusque-là, pas de problème.

Je commence à installer et à brancher les outils pendant que les gens commencent à arriver. Je me rends compte qu'il manque le cordon d'alimentation de l'ordinateur portable. C'est la panique !

J'en fais part à mon père qui acquiesce de la tête sans trop comprendre de quoi je parle, bien trop occupé à saluer la foule qui commençait à arriver et qui prenait place dans la grande salle.

J'allume l'ordinateur et la conférence se déroule comme prévu.

Je vois dans les yeux de mon père scrutant la batterie de l'ordinateur qu'il a compris le problème : il reste 50% d'autonomie pour deux heures de présentation.

J'appelle discrètement mon épouse, qui était restée à Nantillé avec ma mère pour garder mes deux enfants. Je leur dis d'amener d'urgence le cordon avant que l'ordinateur s'éteigne faute d'énergie suffisante en pleine conférence et en faisant bien sur des centaines de déçus !

Seul problème ma femme à l'époque n'avait pas encore le permis et ma mère n'a pas conduit depuis 20 ans ! Tout en faisant défiler les images à l'écran pendant que mon père parlait, j'étais discrètement au téléphone avec nos épouses et surtout avec ma maman qui essayait tant bien que mal à faire démarrer la voiture.

Le temps passait, l'ordinateur était à 20 %. Je regardais mon père d'un air résigné, je voyais bien qu'il tentait de se dépêcher comme il pouvait mais bientôt, il allait être trop tard ...

L'ordinateur à 2 %, je n'y croyais plus et ... finalement ... la conférence se termine enfin ...ouf !

Au moment des applaudissements unanimes des spectateurs, au fond de la salle je vois entrer ma maman Anne-Marie et mon épouse Anna brandissant fièrement le précieux cordon de l'ordinateur, qui n'en pouvant plus, venait à l'instant de s'éteindre mort d'épuisement.

Nous nous regardâmes avec mon père et nous avons bien rigoler ...

Papa, tu nous manques c'est indéniable, mais j'ai bon espoir qu'un beau jour, je reprenne le flambeau de ses fameuses conférences que les gens nous demandaient tant ...



Photo prise lors d'une des fêtes du Milla à Saint-Césaire

Aux paysans – Jean Bernard Papi

« Paysan je suis né, paysan je resterais »



François observe l'eau clapotante et sale qui commence à s'étaler sur le sol de la cour. Une pellicule noire et tranchante comme une lame de faux. Il relève la tête, préoccupé. Le paysage, celui dans lequel il est né, il y a eu quarante ans le mois dernier, a disparu, s'est transformé. C'est maintenant un mélange d'eau boueuse et de brume qui ronge et dissous les silhouettes des peupliers sur l'horizon proche. Depuis février, la Charente d'un débit modeste le reste de l'année, recouvre les chemins et les champs, ce qui est courant c'est un fait, cependant cette année, elle recouvre les vignes et les haies, même les plus hautes et peut-être bientôt les petits arbres comme les fruitiers.

- Monte donc saloperie de flotte, grince-t-il, tu as de la place encore. Tu peux envahir toute la ferme si c'est ton bon plaisir !

La nature, y en a qui croient qu'elle est sympa... Derrière lui, la masse élégante de la Richaudière, son logis à tourelles, son porche sculpté vieux de quatre siècles, les granges, les hangars et l'étable, perce à peine la bruine. Bâtie sur une éminence par des gens avisés, c'est devenu une île depuis bientôt trois semaines. Du temps où le père vivait encore, réfléchit-il, les champs étaient inondés, c'est vrai, mais la crue n'excédait jamais quelques dizaines de centimètres. Elle déposait même, en se retirant, un limon aussi fertile que celui du Nil. Depuis trois ou quatre ans, l'eau grimpe jusqu'à un ou même deux mètres et reste en place un bon mois emprisonnant sur place bêtes et gens. Pour l'instant on a les pieds au sec et tant que l'on a des pommes de terre, du vin, des œufs et du lait, on peut attendre. De toutes façons il ne faut pas trop compter sur les secours. Les pompiers ont trop à faire dans les villages alentour, aux aussi inondés, pour s'occuper de quelques culs terreux isolés.

Est-ce la faute de ce nouveau port sur l'estuaire vers Tonny-Charente, des barrages construits ici ou là pour l'irrigation des maïs, au mauvais drainage des terres ? Est-ce le climat qui change comme on le dit cent fois par jour à la télé ? Allez donc savoir. Peut-être même un mélange de tout ça suppose François.

Depuis un petit ponton naturel près du poulailler, il examine le niveau de l'eau sur le poteau de ciment qui, il y a peu encore, bornait le chemin de terre qui conduit aux prairies. Un chemin qui a disparu aujourd'hui. Au début de la crue, il avait tenté de le suivre avec le tracteur pour atteindre le village et acheter quelques provisions ; la machine s'était enlisée dans un champ après avoir quitté accidentellement la route. Du tracteur on ne voyait plus que le haut de la cabine, et pas pour longtemps encore. Sur le poteau, il trace un dérisoire repère au crayon qui va être dépassé dans quelques heures, il le sait.

Au début de la crue, il y avait attaché son canot de sauvetage comme il l'appelait, une barque en bois à fond plat que le courant ou le vent a emporté au diable, voici une semaine. Car il y a l'eau mais il y a aussi le vent d'ouest, le vent de mer, qui périodiquement se lève. D'habitude il assèche les terres mais en ce moment il a vraiment trop à faire.



- Si ça continue de monter, constate-t-il à haute voix, on pourra sans se tromper parler de la crue du siècle comme aiment tant à dire les journalistes. Un long meuglement lui répond, venant de l'étable. Antoinette, la vache dominante sent l'odeur de l'eau et devine qu'il se passe quelque chose d'insolite. À sept heures du soir, comme d'habitude, François dîne en tête-à-tête avec sa mère. À la campagne les jeunes hommes se retrouvent vieux garçons sans avoir eu le temps de dire ouf. Les filles, surtout celles qui connaissent le milieu, ne se battent pas pour partager leur sort. L'électricité alimente encore la Richaudière et la télévision ronronne la litanie des informations régionales. On montre des monuments en périls. Une église avec de l'eau au-dessus de l'autel, un pont romain et une tour qui menacent de s'effondrer. Le présentateur en a des sanglots dans la voix. Mais de la Richaudière et de ses naufragés pas un mot. La mère mâchonne, le nez dans son assiette.

- Que racontes-tu donc, Fanny ? Il appelle sa mère par son prénom depuis son retour au pays. Une manière de garder ses distances, d'alimenter sa rancune. Pas question de lui donner du maman.

- Je dis qu'il y a de l'eau dans la cave et que le téléphone est coupé. François pose sa serviette et se lève précipitamment. Aucun signal dans l'écouteur. Il vacille et paraît désarçonné par ce coup du sort. Il se souvient que c'est sur la tonalité de l'appareil qu'il avait accordé sa guitare pour la première fois, il avait alors dix ans pas plus. Il ressent cette privation comme un désastre. En ce qui concerne son téléphone portable il est muet lui aussi faute d'antenne capable de le recevoir.

- Ils répareront bientôt, souffle sa mère inquiète de sa pâleur.

- Peut-être ou peut-être pas. La ligne doit être coupée tout près, dans le vallon des Trois-ormeaux, ces poteaux en bois ça ne résiste pas à la force du courant. Il dévale l'étroit escalier de pierre, sept marches qui mènent à la cave. De minces filets d'eau sourdent des parois, entre les gros moellons. Même le béton ne tiendrait pas devant la pression de cette eau, se dit-il. Il suffirait d'un peu plus de poussée, un mètre de crue en plus peut-être, pour que la rivière se déverse à flot dans la cave. Pour l'instant l'eau accumulée sur le sol cimenté dépasse juste les chevilles, mais il est grand temps de prendre des mesures.

Il rassemble en hâte les planches, les madriers, les sacs de jute, les coins de bois préparés de longue date. Il bourre les fissures avec de la jute qu'il maintient ensuite à l'aide du coin en bois enfoncé à coups de maillet. Pour contenir la pression de l'eau, il plaque des planches sur la muraille qu'il cale par des madriers en contre-fiche. Le travail est long car la cave est grande, par bonheur, elle est peu encombrée. Vers le milieu de la nuit, elle est de nouveau étanche. Elle ressemble à une carène de bateau en radoub. C'est pendant son service militaire chez les sous-mariniens qu'il avait appris cette technique de réparation et de calfatage. Il y avait aussi travaillé la guitare. Grâce à l'un des sous-mariniens, il avait acquis un doigté moins agressif, plus moelleux... Il quitte la cave. Dehors, la nuit est compacte, sans étoiles et l'eau, sur le poteau de ciment, est encore montée d'un bon centimètre.

Au matin, la petite île de la Richaudière s'est encore rétrécie. De la fenêtre de sa chambre, il contemple en connaisseur cet océan crapoteux parcouru de courants qui véhiculent un monceau de débris indiscernables dans le jour sale. En descendant il décroche le téléphone. Toujours pas de tonalité. Il grimace puis pose un baiser rapide dans les cheveux parfumés d'eau de Cologne de sa mère. Se détester n'empêche pas la politesse.

- Comment est-ce dans la cave ?

- Pas fameux, l'est revenue par d'autres fissures, répond sa mère en servant le café. Je vais faire du pain, ajoute-t-elle, il faut tenir bon.

Son petit déjeuner avalé, François calfate de nouveau, déplaçant ses madriers au mieux, plaçant de nouveaux coins, de nouvelles lattes. On va épuiser notre réserve de planches dans peu de temps pense-t-il, il faudra démonter le poulailler et peut-être autre chose. Les vaches sont inquiètes. Elles s'agitent dans l'étable et tirent sur leur longe. La mère a terminé la traite et déverse le lait dans l'eau car on ne sait plus qu'en faire. Si ça pouvait apaiser la rivière, cette offrande de sauvages, pense-t-il. Il va tenter de calmer le troupeau ; les vaches ne sont pas sorties depuis quinze jours et elles ont envie de se dégourdir les pattes. Après la crue, on ira faire une promenade ensemble, leur promet-il. On restera au soleil toute une journée pour chasser les mauvais souvenirs. Il chuchote des gentilles à la Rousse, qui est la plus âgée des sept vaches, et à Antoinette qui marche toujours en tête...

Il retrouve sa mère dans le poulailler, assise sur la vieille souche qui sert de perchoir au coq ; elle a ramassé les œufs. Les volailles se sont perchées le plus haut possible, comme si elles craignaient un raz-de-marée. Elles regardent les deux humains de leurs yeux effarés et se recroquevillent sur leur perchoir en faisant des mines tristes.

- Mon pauvre François, gémit Fanny en essuyant ses yeux avec son grand mouchoir blanc, si ça continue on va tous s'en aller à la dérive, comme ces morceaux de cabanon qui tourbillonnent, là-bas. On s'en ira à la mer. Ni vu ni connu... Mon pauvre gars, tu n'as guère été heureux ici. On aurait dû te laisser continuer ta musique au lieu de t'enfermer comme un voleur. Toutes ces disputes et ces cris. Quand j'y pense. Tout ça pour te retrouver en fin de compte plus misérable d'une année sur l'autre. François ne répond pas. La voix de sa mère d'habitude aiguë et acerbe, s'est faite douce et grave, presque tendre. Il a toujours prêté beaucoup d'attention aux inflexions des voix. Sa passion pour la musique, probablement. La voix de Lili, la chanteuse du groupe est encore en lui.

Mais que répondre à sa mère ? Qu'elle lui a mangé sa jeunesse ? Qu'elle a contrarié sa vocation ? Ce ne sont pas des phrases qui se disent chez eux. Appuyé contre le grillage du poulailler, il regarde la langue liquide, mince et pointue, qui vient de passer l'angle des anciennes écuries.

À la fin de son service militaire, il avait décroché un petit contrat de remplacement dans un groupe de rock. Pendant six mois, ils avaient parcouru la France et un peu l'Europe. Ils avaient même enregistré trois CD qui avaient eu un certain succès, comme on dit. Les plus beaux moments de sa vie ! Son contrat terminé, il aurait voulu rester à Paris, persévérer, suivre les cours d'un professeur renommé. Le père et la mère s'y étaient opposés. Il y avait du travail pour lui à la ferme. Guitariste ou musicien, c'est un métier de fainéant, disait le père... Vieux con !

Il avait d'abord refusé et avait traîné dans la capitale, jouant ici ou là. Puis le père était tombé malade comme un fait exprès. Alors, la mort dans l'âme, il avait pris le train pour sa cambrousse et avait remis sa guitare sur l'armoire de sa chambre... Il se dit que, dans pas longtemps, l'eau baignera les pieds des vaches.

- Tu devrais tirer au fusil sur les quatre vents, suggère Fanny. Ton père le faisait, et ça a fait reculer l'eau plus d'une fois. François hausse les épaules. Ça ne m'étonne pas de lui. Puis devant le mutisme obstiné de sa mère, il va chercher la canardière. Il tire vers le couchant, le levant, le nord et le sud dans un grand fracas de poudre qui ricoche sur l'eau en débusquant une bande de corbeaux réfugiés dans les peupliers au bout du champ où croupit le tracteur. Plusieurs fois de suite il répète la fusillade. Dans le fond, on ne sait jamais, se dit-il, quelqu'un pourrait entendre et venir à leur secours. Les bruits se propagent loin sur l'eau. Il salive à la pensée d'une entrecôte avec une poignée d'échalotes et du pain frais, pas l'infâme miche que fabrique sa mère.

Dans la nuit la tempête se lève. Elle secoue la vieille ferme qui grince comme les membrures d'un voilier en haute mer. Il écoute, les yeux ouverts dans le noir, ce souffle enragé qui veut tout arracher. Il avait cru qu'il pourrait repartir très vite pour Paris. Le père enterré, il avait voulu vendre. Mais Fanny l'en avait empêché de toutes ses forces avec des cris d'égorgeée et des pleurs à remplir le puits. Seul héritier et la ferme dans la famille depuis sept générations, ça ne se faisait pas de vendre. Et puis la terre garde toujours sa valeur, affirmait-elle avec des yeux butés. Il avait cédé et remis son départ à plus tard. Il s'était juste acheté une auto, pour marquer une forme d'indépendance bien inutile. Sur l'armoire sa guitare se couvrait de poussière et le temps coulait comme du sable entre ses doigts. Il avait composé un peu au cours de la première année, un hymne à la Charente une sorte de négro spiritual.



Comme si c'était le Mississippi ! Il le fredonne dans le noir. Ce n'est pas mauvais. Il y a du rythme et les paroles sont belles. Il aurait pu devenir un compositeur, un chanteur, avec des admiratrices, des fans autour de lui, une villa sur la côte d'Azur avec une piscine, et Lili peut-être. Il ricane. Elle n'est pas loin la piscine ! Une fois de plus un mélange de regrets, de désespoir et de fureur déferle en lui à l'étouffer. Il se voit alors tel qu'il est, misérable paysan sans avenir avec, au lieu du costume à paillettes, un pantalon de velours qui sent la bouse de vache et une chemise de coton rapiécée. Quant aux femmes, il se contente de magazines ou de films pornos regardés en cachette.

Un coup de canon suivi d'une secousse de toute la bâtisse le fait bondir.

Dans l'armoire, les verres à ventouse s'entrechoquent et la fenêtre s'ouvre brusquement laissant entrer un vent furieux. Au-dessus de sa tête, dans le grenier, l'une après l'autre, deux ou trois poutres de charpente se déchirent. Deux terribles arrachements suivis d'une sorte de plainte interminable, le toit qui s'affaisse. Puis en rafale, les chevrons et les lattes craquent et s'effondrent suivis d'une cascade de tuiles qui tintent comme de la vaisselle. Dans pas longtemps ça crèvera le plafond de sa chambre ; il n'est pas épais, de la brique et du plâtre. Il enfle ses bottes, son pantalon et son chandail en grelottant de peur, puis dévale l'escalier.

Fanny est déjà debout, dans la cuisine, en chemise de nuit, son vieux châle de laine noire sur les épaules et les cheveux défaits. L'électricité est coupée. L'aube grise blanchit la pièce. François hébété, considère le dos de sa mère et s'étonne, en devinant ses fesses maigres, qu'elle dorme nue, sous sa chemise. À son âge.

Il n'a pas le temps de lui poser des questions. L'eau à gros bouillons jaillit de la cave, un geyser brutal d'une vilaine couleur brune. Elle se rue dans la cuisine en poussant les meubles devant elle. La maison, ses assises sapées, tremble et paraît vouloir se coucher sur le flanc.

- Qu'elle crève la baraque et qu'on en parle plus, crie-t-il en entraînant sa mère dehors. Il était temps. Pas de rappel pour la troupe.

Le rideau tombe, définitivement sur la Richaudière. Les uns après les autres, les murs s'abattent dans un nuage de poussière putride. Fanny la bouche ouverte est comme statufiée tandis que le vent les cravache d'une pluie piquante, comme chargée de gros sel. Toutes les clameurs du ciel s'engouffrent dans les ruines en chassant devant elles des puanteurs de vase, de poussière et de terre pourrie. Il faut aller délivrer les bêtes. L'étable, à son tour, vacille. Seul le hangar métallique avec le matériel agricole, remorques moissonneuse-batteuse et tout le tremblement, tient encore mais pour combien de temps ?

François tranche les licous d'un coup de hachette précis. Antoinette, sortie la première comme toujours, se précipite au-devant de Fanny en meuglant de peur. Les autres suivent au trot. Elles sont à peine dehors que le bâtiment se disloque. Fanny a enlacé Antoinette au garrot, comme une vieille amie. Epouvantée par le vacarme, étranglée par sa maîtresse, la vache galope vers l'eau poussée par les poitrails du troupeau qui ne sait où aller et qui la suit. François se rend compte trop tard du danger, Antoinette et Fanny barbotent déjà dans le courant. Le châle noir de sa mère dérive parmi les vaches qui nagent en tous sens, le mufler hors de l'eau en roulant de gros yeux fous. La chemise de nuit ramassée autour du cou comme une bouée, Fanny qui ne sait pas nager, appelle à l'aide de sa voix aiguë, toujours cramponnée à la vache qu'elle entrave et qui cherche à s'en débarrasser en donnant des coups de cornes. François enlève ses bottes puis se jette à l'eau ; Il hurle à sa mère de tenir. Au ras de l'eau, entre les vaguelettes et les débris de toutes sortes qui flottent, il ne distingue pas grand-chose. Il se fie aux appels qui s'amenuisent, vers sa gauche. Il fait des mouvements trop rapides et s'épuise. Depuis quelques secondes les cris ont

cessé. D'un coup de pied, il jaillit suffisamment pour embrasser l'horizon. La Richaudière, ou ce qu'il en reste, est presque entièrement sous les eaux. Au plus loin qu'il puisse voir il est seul. Les vaches et Fanny ont disparu. Le fleuve l'entraîne. Il l'a happé et le tient dans sa gueule pour le cracher plus loin, vers des remous et des tourbillons de plus en plus violents. Sa fatigue est immense. Le froid paralyse ses articulations. Il sent à peine ses jambes et plus du tout ses pieds. Il sait qu'il mourra dans cette eau glacée si rien n'est fait pour le sauver. Un choc le sort de sa léthargie. Une énorme branche flotte à portée de main. Il s'agrippe et parvient à s'allonger parmi les branchettes et les feuilles. Combien de temps est-il resté sur ce radeau qui s'est maintenant coincée entre les peupliers ? Un jour, Deux jours ? Plus ? Moins ? Il est incapable de se souvenir, comme si le temps une fois de plus lui échappait. Les pompiers qui l'ont récupéré et réconforté tentent de faire le décompte avec lui et n'y parviennent pas...

- Bon sang, gémit-il une fois enveloppé d'une couverture, vous en avez mis du temps pour venir nous secourir.
- On était en grève répond un jeune rouquin gêné. Depuis quinze jours, la faute à la préfecture... On retrouvera votre mère, ne vous inquiétez pas... Vous serez dédommagé. Que comptez-vous faire lorsque vous toucherez l'argent des assurances ?



- Je rebâtirai la ferme, grince François. Que voulez-vous que je fasse d'autre à mon âge. Comme dirait mon père : « Paysan je suis né, paysan je resterai ».

Le « Certif » - Jean-Jacques Bonnin

Le Certificat d'Études Primaires créé par Victor Duruy en 1866 (confirmé par la loi Jules Ferry de 1882 qui rendait son organisation obligatoire dans chaque département disparaît officiellement en 1989 (depuis 1972 il était réservé uniquement aux adultes). Les dernières épreuves pour les derniers élèves de « Fin d'Études » eurent lieu en 1972 et furent une véritable débâcle.

Le Certificat d'Études Primaires Élémentaires (CEPE) parfois objet injuste de moqueries, voire de mépris et de dénigrement, était une rude épreuve, lorsque l'on y songe : les candidats, tout juste âgés de quatorze ans (onze à treize ans jusqu'en 1936) devaient faire preuve de connaissances sérieuses, de bon sens, d'application, de courage au travail. C'était pour la plupart de ces enfants la dernière année d'école, et le résultat à l'examen conditionnait très souvent leur avenir. L'obtention de ce diplôme permettait de postuler à certains postes de la fonction publique et entraînait parfois en jeu pour l'admission en apprentissage.



L'examen du Certificat d'Études constituait un événement important dans la vie des enfants autant que pour la famille, à la fois cérémonie et épreuve initiatique. Le matin du grand jour, les élèves étaient arrivés au chef-lieu du canton, vêtus de leurs meilleurs effets, bien peignés,

avec une touche de « sent bon », et à l'heure indiquée, accompagnés par leurs parents, ou parfois par leur maîtresse ou leur maître qui avaient assuré le transport.

Quelque jours ou semaines auparavant, comme un galop d'essai, une mise en bouche, s'était tenue dans des conditions à peu près analogues mais moins solennelles, une session du BSP, le Brevet Sportif Populaire. Cet examen, facultatif, permettait cependant de gagner quelques points qui pouvaient se révéler pour certains biens utiles, en s'additionnant aux notes de l'examen.

Il s'agissait d'évaluer les performances réalisées dans différentes disciplines sportives et exercices d'athlétisme : course de vitesse (50 m), saut en hauteur et longueur, et s'il me souvient, lancé de poids (garçons), de balle (filles), et en plus, un exercice des mouvements enchaînés qui avaient été appris au cours de l'année.

Ce programme se composait en principe de six enchaînements. Mais rares étaient les classes qui avaient eu le loisir d'en apprendre plus de deux, aussi le tirage au sort réglementaire du mouvement inspirait quelque inquiétude tant pour les enseignants que pour les élèves.

Le président du jury chargé de cette tâche présentait à un élève désigné au hasard, six petits morceaux de papier roulés en cylindres, sur lesquels figuraient les numéros des enchaînements. Et la plupart du temps, miraculeusement, et au soulagement de tous, c'est le numéro un qui sortait !

Pour les écoles de ville, ces mêmes mouvements d'ensemble, leçon d'éducation physique comportant des exercices de gymnastique corrective et de maintien, composaient en outre une partie du spectacle de la fête des Lendits (*) qui se déroulait généralement au mois de juin, si un malencontreux orage ne venait pas gâcher la fête. Chaque école publique de la ville fournissait une petite troupe, qui ajoutée à celles des autres écoles formait une imposante cohorte. Tous les élèves, en chemise et short blanc, après avoir défilé dans les rues principales, se rangeaient en ordre parfait sur une grande place. Ils exécutaient alors ces mouvements en musique, et sous la direction d'un maître ou d'un professeur d'éducation physique, devant un public nombreux et admiratif de parents et d'amis.

Revenons à nos épreuves.

Après l'appel des candidats et les vérifications d'identité, après s'être assuré que chacun était à la place qu'on lui avait attribuée, les surveillants distribuaient copies et feuilles de brouillon. Chaque enfant devait sur sa ou ses copies, noter son identité dans le coin en haut à droite, lequel était ensuite rabattu et collé, rendant ainsi le document anonyme.

Enfin les travaux pouvaient commencer.

La dictée d'abord.

Il suffisait de cinq fautes (un accent ou un signe de ponctuation oublié ou incorrect pouvait compter jusqu'à une demi faute !) dans la dictée d'une quinzaine de lignes (entre cent et cent cinquante mots environ) pour être éliminé sans possibilité de rattrapage. À la rigueur, un élève qui avait obtenu d'excellentes notes dans d'autres matières et dont le total des points était important, et à condition que le nombre de fautes ne dépasse pas une ou deux, pouvait bénéficier d'une indulgence exceptionnelle. Son cas était à la merci du jury qui en débattait âprement.

La dictée était assortie de questions sur le sens du texte et de certains mots, puis d'une analyse grammaticale ou logique, de questions de conjugaison.

Venait ensuite la rédaction, il fallait choisir un des deux sujets proposés qui faisaient appel, sur des thèmes familiers, à l'esprit d'observation et d'imagination. Évidemment, les correcteurs tenaient compte du « style », du vocabulaire et pour une part de l'orthographe et de la qualité de l'écriture

Suivait l'épreuve de calcul inaugurée par une interrogation en calcul mental.

Puis deux problèmes, le premier, mise en train assez facile consistait surtout en un contrôle de connaissances, une interrogation sur le système métrique, les unités de temps, la technique des quatre opérations, fractions, pourcentages etc.

Le second plus complexe, abondait souvent en pièges divers et subtils et demandait une lecture attentive : mobiles se poursuivant ou allant à la rencontre l'un de l'autre, fuites d'eau, lait mouillé par un producteur filou : il fallait dans ce cas calculer la quantité ou le pourcentage d'eau ajoutée au lait, opérations commerciales compliquées : les « marchands » y réalisaient des bénéfices ou des pertes. Quelquefois il fallait tenir compte de denrées périssables avariées : prix d'achat, de revient, du transport, de vente, bénéfice. Parfois il fallait déceler le placement ou l'emprunt le plus lucratif de sommes d'argent et le terme le plus avantageux.

Suivait une épreuve de dessin, ou bien, plus original : le croquis coté, une initiation au dessin technique et industriel.

Il s'agissait de représenter, soit à la taille réelle, ou selon une échelle donnée, un objet simple, vu sous un ou deux angles différents, parfois en « vue cavalière », et en indiquant selon un code bien défini ses différentes cotes, selon des règles précises.

Cet exercice demandait des qualités d'observation ainsi que la connaissance et la pratique au moins sommaire des outils de dessin : règle, équerre, compas.

Voilà, l'écrit était terminé, bientôt midi. Tout ce monde allait se restaurer soit à l'auberge du coin avec les parents pour les plus aisés, soit en pique niquant, souvent avec la maîtresse ou le maître qui avait accompagné ses élèves, à l'ombre d'un arbre ou d'une « palisse », dans un champ voisin, ou sous un préau ou un balet si le ciel ne se montrait pas clément.

Restait l'oral : interrogation en histoire, géographie, sciences naturelles, sur quelques notions sommaires d'agriculture ou d'artisanat pour les garçons, d'enseignement ménager ou puériculture pour les filles, notions d'ailleurs souvent acquises en partie dans le milieu familial. Enfin l'épreuve de lecture « expliquée », de récitation et ou de chant : tous les ans la Marseillaise, le Chant du Départ, le Chant des Partisans, figuraient au programme et une liste annuelle de chansons plus ou moins inspirées de folklores divers complétait la liste.

Puis c'était l'attente fébrile et angoissée des résultats.

Maintenant, il faut évoquer la face cachée du décor.

Depuis le matin, avant l'arrivée des candidats, le jury, composé d'institutrices et instituteurs de cantons voisins (ainsi que le cas échéant des représentants des établissements confessionnels, membres de droit du jury, quand ceux-ci présentaient des candidats), sous la direction du « cantonnier » (**) maître des lieux, s'étaient répartis les diverses tâches : surveillance, secrétariat, correction ; les membres du jury étaient déjà désignés.

Dès la première épreuve terminée, dictée et questions, les correcteurs, par équipes de deux, munis du barème de fautes se mettaient vaillamment à l'ouvrage. Parfois une faute ou une explication litigieuse faisait l'objet d'une discussion entre correcteurs. Je me souviens, d'une question de dictée, probablement un texte de Maupassant, qui requérait l'explication du mot manoir. Un élève avait donné comme réponse : « C'est un challenge sportif », cette compétition de rugby se disputait à l'époque et était très populaire. Ce n'était évidemment pas la réponse attendue, mais le « jury » de correcteurs décida de lui accorder quelques points.

Puis suivaient les copies « anonymisées » des autres matières.

La correction des problèmes prenait quelquefois du temps : il arrivait que les examinateurs, dès le début trouvent une erreur d'opération dans une copie, ce qui faussait tous les résultats. Pour ne pas défavoriser le candidat pour une erreur « vénielle » (qui lui coûterait cependant des points), alors que la « marche » du problème se révélait juste, il fallait refaire tous les calculs à partir de la faute constatée...sans calculette.

À midi, les examinateurs se retrouvaient généralement au restaurant ou à l'auberge locale où régnait alors l'effervescence des « grands jours ».

En début d'après-midi, les consignes données, et les rôles de chacun de nouveau attribués, les examinateurs se partageaient les différents « ateliers » : interrogations orales, correction, secrétariat (on commençait à compter les points).

Généralement vers quatre heures trente, tous les candidats avaient terminé leurs épreuves, les examinateurs s'étaient réunis pour délibérer, entendre et discuter le cas échéant les décisions d'un jury, généralement clément sur des cas litigieux ou d'éventuels rattrapages. Dehors l'atmosphère s'alourdissait, impatience et inquiétude se manifestaient.

Enfin le président du jury sortait, accompagné de ses assesseurs, l'instant était solennel. Dressé sur la plus haute marche devant une salle de classe, afin d'être vu et entendu de tous, il lisait la liste des heureux lauréats, puis annonçait l'identité des premiers prix cantonaux des filles et des garçons. Ceux-ci recevaient parfois une récompense spéciale : « livre de prix », livret de Caisse d'Épargne, ou, selon les départements étaient invités à un petit voyage touristique organisé, souvent par l'association des Délégués Cantonaux.

Ces annonces sanctionnaient au moins une année d'efforts, d'application ou au contraire de désinvolture ou de paresse. Mais parfois les bonnes volontés n'étaient pas récompensées. Injustice du sort !

À la proclamation de ces résultats, se déroulaient alors dans la cour les scènes habituelles de joie ou de chagrin.

Souvent, dès le mois de février, les jours commençant un peu à allonger, ce qui permettait de rentrer à la maison un peu plus tard, certains enseignants, une fois la classe finie et les autres élèves envolés, gardaient les futurs candidats volontaires pour leur faire effectuer dictées ou problèmes supplémentaires ; ou pour réaliser la correction des travaux distribués la veille, tout cela bénévolement, bien sûr selon les principes de l'École Laïque, Obligatoire et Gratuite.

L'école ne présentait au Certificat que les élèves motivés et qui avaient des chances de réussite. Car c'était une épreuve aussi pour le maître, un échec pouvait lui porter préjudice tant auprès de la population que de sa hiérarchie.

Evidemment un élève pouvait se présenter en candidat libre, les copies anonymes et le jury étranger au canton garantissaient l'impartialité, mais les chances de succès étaient très exceptionnelles, les « sélectionneurs » se trompant rarement.

Les diplômes délivrés étaient souvent encadrés et accrochés dans la pièce principale de la maison. Les murs de la majorité des habitations ne comportaient alors que deux types d'affichage : des gravures rappelant un événement important ainsi que les portraits des « ancêtres », ou des images pieuses dans les foyers de croyants, et parfois les certificats de participation aux combats des anciens combattants de la Première Guerre mondiale, avec leurs décorations éventuelles.

O tempora ! O mores !

Quels résultats obtiendraient nos actuels bacheliers à des épreuves de certificat d'études des années soixante ?

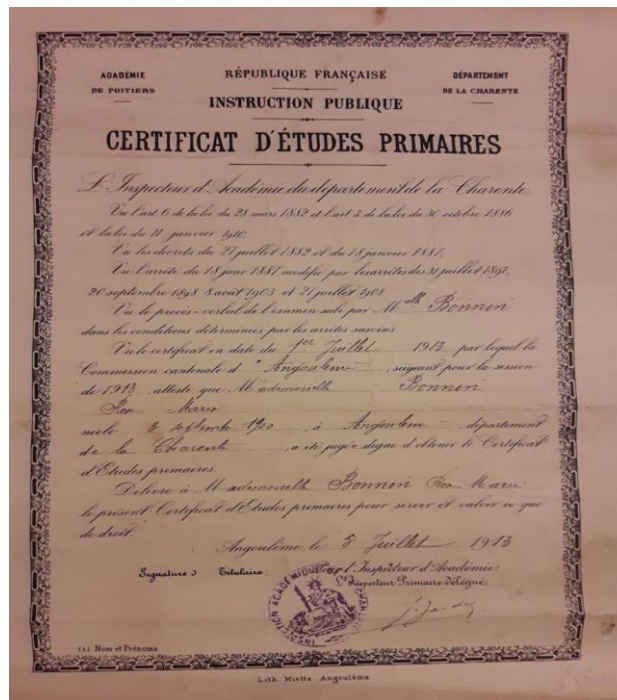
Combien dépasseraient le stade « dictée » ?

(*) Les origines de la fête ou foire du Lendit (ou Landy) dans la plaine de saint Denis remonterait à une tradition celtique citée par Jules César. Au Moyen Âge elle devint une fête religieuse et l'occasion d'organiser une très importante foire, à la renommée quasi internationale qui durait du début juin à la veille de la Saint Jean d'Été (24 juin). L'Université de Paris s'y déplaçait pour venir y faire provision de parchemin.

En 1886, un médecin girondin créa la Ligue Girondine d'Éducation Physique et Sportive qui devint au plan national l'U.S.E.P. (Union sportive de l'Enseignement du Premier Degré), chargée d'organiser rassemblements et compétitions sportives, reprenant le terme de Lendits.

(**) Le terme cantonnier désignait peut-être un peu familièrement le directeur de l'école de garçons (et non la directrice

de l'école de filles, je n'ai jamais entendu parler de cantonnière) du chef-lieu de canton, les établissements n'étaient pas encore mixtes, sauf par la force des choses dans les petites écoles. La notion de parité et d'égalité homme femme ne s'était pas encore révélée et c'est à la direction de l'école de garçons que revenait l'autorité et la responsabilité de l'organisation.



Diplôme de Certificat d'Études de la tante de Jean-Jacques : Rose Marie Bonnin

Le jour du certif, une journée particulière

Documents - Archives du Finistère

Cette journée est vécue comme une parenthèse exceptionnelle dans la vie quotidienne des candidats, garçons ou filles. Il faut d'abord se rendre "endimanchés" en pleine semaine au chef-lieu de canton où se déroule l'examen.

- Début des épreuves : d'abord la dictée. Cinq fautes, c'est le zéro éliminatoire mais l'enfant bénéficiera peut-être de l'indulgence du correcteur chaque fois que la logique et l'analogie lui donnent raison contre l'arbitraire de la langue. Personne ne sait expliquer pourquoi pou ou genou prennent un x au pluriel. Pourront être acceptés : contraindre (comme étreindre), cantonnier (comme timonier ou cantonal) ...
- Viennent ensuite la rédaction, deux problèmes d'arithmétique, l'histoire et la géographie et le calcul mental. Personne ne perd de temps : aussitôt une épreuve finie, les membres de la commission de correction commencent à corriger les copies.

11 h 30 : fin des épreuves du matin.

La majorité des enfants déjeune sur place, mais pour certains, ce sera l'occasion de manger au restaurant pour la première fois, sans doute.

- Retour en classe pour les épreuves de l'après-midi : lecture expliquée et sciences, dessin, couture pour les filles, travail manuel pour les garçons ; récitation ou chant tiré au sort.
- L'épreuve de gymnastique a eu lieu quelques jours auparavant.

Vers 16 heures, 16h30, tout est terminé.

L'attente paraît interminable avant la proclamation des résultats. "Sont reçus avec mention très bien..."

Pleurs ou cris de joie !

Le coin des poètes

LES VERTUS D'UN SOURIRE – Cécile Négret

L'existence est souffrance, enseigne le grand sage,
 Car aucun être humain ne peut s'en échapper,
 Mais lorsque l'ouragan vient le destin frapper,
 Un sourire à lui seul peut ouvrir le passage.

Comme l'onguent fleuri que l'on offre en massage,
 Il sait d'une caresse attentive napper
 Le cœur morose et las de se faire égrapper
 Par un mal désireux de le mettre au pressage.

Son œuvre est un miracle intimidant les ombres,
 Illuminant d'espoir les chemins les plus sombres
 A travers ses rayons teintés de réconfort.

Abandonnant alors ses viles courbatures,
 L'homme en peine jaillit du maudit château fort
 Qui le privait de croire en d'autres aventures.



LE CHEUN BAZIT – Guy Marquais dit Bitou

I s'foutant d'mouè, z'ou comprend beun
 Qué-t-ou qu'o fait la môr d'un cheun ?

Reun ! ...

Bin sûr ol'é jhamais qu'ine bête ...

O faut point s'mett' martel en tête ?

P'tête ! ...

Mais qui vinra, dés long d'mon ch'min,

Musser sa tête de cont' ma main,

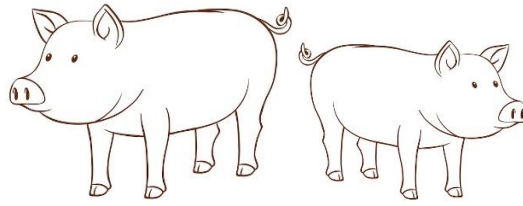
D'main ? ...

I s'foutant d'mouè, z'ou comprend beun
 Qué-t-ou qu'o fait la môr d'un cheun ?

Reun ! ...



LES DEUX GORETS – Evariste Poitevin dit Goulebenéze



A Norine Chabeursat*, de Cressé, la fine patoisante à qui je dois les meilleurs éléments de cette histoire véridique, écrivait Goulebenéze le 25 avril 1951.

O l'était deux naurins qui s'sembiant coum' des frères,
 O l'est pas étouissant, puisqu'i l'étaient beussons*,
 I l'aviant dont tout deux supé* la même mère
 Et manjhé la bassie dans le même parçon.

Quant'i furant « marchands », n'on les m'nit-à-la-fouère :

Thyieu vouèyajhe prr' zeux n'ân-nonçait reun de bon.

Sortis la tête en bas dau fond d'la gorettièrre,

I furant-t-ajhetés prr' le même patron.

Coumme chez les beussons, o y at des différences,

Y en avait-tin d'boun'mâche et l'aut' maiguerrier.

Mais thyieu qu'était graissier manjheait pas la pitance

De son frère, boun'jhent, de poûr de le priver.

Quant'i furiant-t-à point aux vendanjhes deurgnières,

In cherthuitier veunit prr' teurcher le pu gras,

Zi foutit-t-in Sibout en guis' de museuyière

Et l'aut' compeurnit qui le revouérait pas.

De chagrin, thyieu goret refusit sa beurnée,

Su le sotre, en lanyieur se mettit à fourjher.

Gueurmelant et pimant à lonyieur de jhônée,

I parissit, boun'jhent, sans bouère ni manjher.

In matin la bourjhouèz' se foutit-en peutrassse

Devant ine bassie qu'était pas entamé,

N'en fit part au boujhois et n'on fuzit la tuasse,

D'in goret qui mourit prr' avouèr trot-t-aimé.

Mourale

O y at des chrétiens su la terre

Qui ariant tout prr' êtr'hureux

Et qui au yieur d'aimer zeux frère,

Se copant la gorjhe enteur zeux !

*Beusson, il s'agit de jumeau

* Norine Chabeursat est le châfre de Marguerite Vaylle-Dorbeau (Dictionnaire biographique des charentais page 1280).

Son père monsieur Dorbeau, était le maire de Cressé et correspondant de la Nouvelle République. Elle était très en affinité avec Goulebenèze, y compris sur le plan des idées. Issue d'une famille très laïque, il y eut pourtant un nombre important de prêtres présents à son enterrement civil en décembre 1965. Car c'était une érudite, appartenant à plusieurs sociétés savantes dont la société Géographique de Rochefort dans lesquelles ont retrouvé de nombreux ecclésiastiques passionnés de recherches et d'histoires régionales : entre autres le père Coutant, Sefcoïste de la première heure, mais également des prêtres de l'île de Ré et de la Charente.

LA LANGUE QUI AVAIT DISPARU – Firmin Compagnon

Des mots que l'on entendait naguère,

Des mots, aujourd'hui disparus ...

Il y a au plus profond de moi, moi la langue des anciens qui ont disparus,

Une rengaine qui ne me quitte plus.

Ces mots qui venaient d'un autre monde ...

Un autre monde aujourd'hui superflu.

Il y a au plus profond de mon être des images qui ne me quittent plus.

J'évoque d'ici-bas mes ancêtres, mes amis, mes poètes je ne vous reverrais plus

Ailleurs dans cet autre monde ...

Parlez-vous ensemble de ces mots disparus ?

Je suis parti un beau jour d'avril,

Je suis parti, et puis, je suis revenu.

Mais quelle fût ma surprise lorsque je vous ai cherché,

Et que je vous ai perdu.

Alors, en évoquant parfois les mots de naguère,

Des mots et des phrases qui ne m'étaient pas inconnus,

Je me suis mis au travail et me voilà revenu.

Moi qui ne parlais plus à personne, je reviens toute menue,

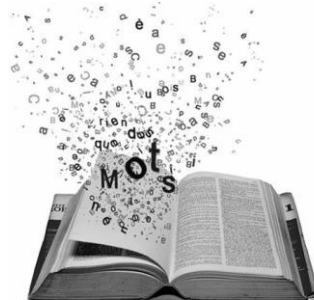
Je reviens d'un autre monde où vous ne m'entendez plus,

Moi la langue des anciens qui avait disparue,

Je reviens toute seule et je me suis mis à nu,

Me voilà maintenant de retour et pour mon plus grand plaisir,

Je vous souhaite à tous, la bienvenue.



Le coin des menteries

Les menteries sont de savants mélanges de vérité, de mensonge et d'humour. On donne pour vrai, ce que l'on sait être faux. Les mensonges voyageant souvent plus vite que les vérités, nous souhaitons longue vie à cette nouvelle chronique.

LE CORBEAU – La grôle

Pour passer le bois,
 Il faut que tu appelles le Corbeau.
 L'appeler ?
 Mais Comment ?
 Par son nom tout simplement.
 Par son nom ?
 Mais je ne le connais pas !
 Tu diras Corbeau,
 Et le Corbeau viendra.
 Il sera là. Crois-moi.

LE PRESIDENT DES CHASSEURS – Mémé Zoé

Le président était à la chasse l'année dernière
 Il y avait des étourneaux
 Et, c'est un très bon chasseur d'étourneaux.
 Vous savez que ces oiseaux-là, ils voyagent en nuage ?
 Comme il était dans les vignes
 Et, il y en avait plein
 Il en a mis deux coups avec son fusil,
 Et, il en ramassa un plein sac.
 Mais, que des pattes ...
 Parce que le coup était parti trop bas !
 Mais cette année, il a fait mieux que ça,
 Il y a encore été à la chasse aux étourneaux,
 Dans les vignes à monsieur le maire,
 Il en a mis des coups et des coups,
 Mais, là c'est sûr, il en ait beaucoup tombé
 Et, il en a ramassé des quantités.
 Moi, j'y suis passé le lendemain,
 Il en tombait encore ...

Petit Bonhomme carré - Jacques Marchais et Monique Grand

C'était un p'tit bonhomme, tout voûté, que l'on avait appelé p'tit Bonhomme Carré et qui s'en allait au marché, vendre son grain d'blé, trois francs six sous, cela lui permettrait de s'acheter un morceau de pain. Il veillait fort sur son grain de blé, précieusement gardé, enfermé dans son sac qu'il tenait fermement sur son épaule car, c'était tout ce qu'il possédait.

Ce matin-là, il faisait grand grand froid. Au bout de plusieurs heures de marche, il aperçut une ferme, une lumière brillait faiblement à une fenêtre, dissimulée par un vieux rideau.

En hésitant beaucoup, mort de peur et surtout de froid, le p'tit bonhomme frappa trois fois, comme le lui avaient toujours conseillé ses parents qui, malheureusement, étaient morts, emportés par la famine une année de disette. Il ne restait au p'tit bonhomme, que son grain de blé.



- Toc, toc, toc, !
- Qui va donc là à c't'heure ?

Une vieille dame vînt au carreau, fit quelques pas, ouvrit la porte qui laissa échapper un soupir bien grinçant.

- Ah ! mais que faites-vous là, par c'temps ? Entrez, entrez et venez donc vous chauffer.

- Posez là votre sac (siac) et vous allez bien bouèrre un bol (biol) de soup' ...

Mais c'est que le p'tit bonhomme ne voulait pas se séparer de son sac (siac)...

Mais si, dit la brave dame, mettez-le donc là, dans la remise, il sera bien au secet demain matin, vous le r'prenez et continuerez tranquillement votre route pour êtresamedi au marché de St-Ratou, où vous pourrez vendre votre trésor.

- Bon, si c'est ainsi, j'veux bin (bien).

P'tit Bonhomme Carré prit soin de ramener son sac à ses côtés et s'endormit profondément, assommé de fatigue, rassuré, réchauffé par son bol de soupe et rêvant à ce que lui rapportera son grain d'blé.

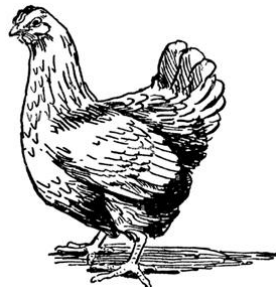
Dès 5 heures du matin, alors que le coq réveilla toute la ferme, p'tit bonhomme carré s'étira longtemps, frotta ses yeux encore bouffis et machinalement tendit le bras vers le sac pour le saisir. D'un geste rapide, l'ouvrit...il avait beau regarder au fond du sac, le retourner, le retourner à nouveau, rien, pas de grain de blé...

- Au secours, au secours, répétait-il, on a volé mon grain de blé...
- Bonne dame, qui a fait ça ?

On chercha en vain, personne n'était entré... sauf la poule qui piaillait là, devant le sac jeté à terre, on devina qui était le coupable d'une telle affaire.

Le p'tit bonhomme ne voulait pas repartir avec un sac vide, de quoi avait-il l'air, qu'en ferait-il ?

- Allez p'tit bonhomme, ne vous en faites pas, pas de procès pas de verbal, tenez, prenez donc la poule, ça vaut bien un grain de blé, et allez-vous-en.



A vrai dire, bien content de l'affaire, p'tit Bonhomme s'en alla, reprit son chemin, toujours par un temps brumeux et bien froid. A la nuit tombée, il arriva à la hauteur d'une mesure ; il y avait une faible lueur de feu de bois sans doute, il s'approcha, plus confiant, et donna trois coups à la porte, toc, toc, toc, la lourde porte s'ouvrit, grinçante. Une brave femme l'accueillit avec un sourire édenté et lui dit :

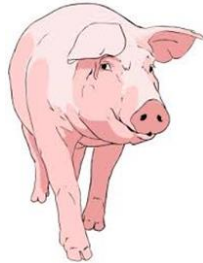
- Mais que faites-vous donc là à c't'heure ?
- Entrez et venez-vous chauffer, mais où allez-vous comme ça ?
- Je me suis égaré, je vais au marché vendre ma poule, qui a mangé mon grain de blé. Elle est là dans ce sac, surtout faut pas qu'elle se sauve.
- Ne craignez rien, y a qu'à la mettre dans le poulailler, avec les autres, et vous la reprendrez demain. Bon d'accord répond p'tit bonhomme carré, rassuré.

Après avoir bu un bol de soupe, p'tit Bonhomme s'endort sur un matelas de paille bien sèche, et rêve à ce qu'il pourra acheter avec l'argent de la poule. Mais le lendemain, allant au poulailler, criant, hurlant ...

Oh sacré Dieu, où est ma poule, j'avais bien dit faut pas qu'elle se sauve ...

Le p'tit Bonhomme est désespéré. La brave femme attirée par ces cris, arrive en courant, et comprend très vite...

- C'est encore le renard, il vient toutes les nuits et mange les poules, oui, c'est le renard...
- Que vais-je faire ? Que vais-je devenir ? Je n'ai plus rien, pleure le p'tit bonhomme.
- Mon brave homme, ne faites donc pas tant d'histoires, pas de procès pas de verbal, tenez, prenez le cochon, ça vaut bien une poule, le grain de blé, et allez-vous-en.



Retrouvant un petit sourire, il mit le cochon dans son sac et oh hisse, le sac sur l'épaule et s'en alla clopin-clopat. Mais que c'était lourd ! Il dû faire plusieurs haltes, reprît sa route et déjà la nuit et le froid l'envahissaient, il faisait nuit noire, de son bâton il tapait fort le sol afin de s'assurer qu'il était toujours sur le chemin.

Le bonheur lui sourit à nouveau. A l'orée d'un bois, une lumière à une fenêtre. C'était, oui, la ferme des « Genêts ». Une vieille dame et son fils vivaient là, son homme était mort à la guerre et elle se débrouillait tant bien que mal à cultiver quelques rangs de pommes de terre et à traire ses deux vaches. Oui, ce soir il va encore pouvoir dormir à l'abri. Toc, toc, toc, Bertille écrasa son nez au carreau, frotta de sa grosse main calleuse la vitre, pour apercevoir une masse grise, courbée sur elle-même, avec un énorme sac sur le dos. Elle ouvrit, hésitante toutefois.

- Mais que faites-vous dehors à c't'heure ? P'tit Bonhomme Carré entrez vite et venez-vous chauffer.

Je me suis égaré dans cette nuit noire répondit p'tit Bonhomme carré et le chemin n'en finissait plus et ce sacré goret dans l'sac qui n'arrête pas de bouger et de donner des coups de pattes... Ah, il posa à terre sa lourde charge ... on entendit l'animal grommeler, grommeler. D'une grosse voix, Bertille appela son gamin, lui dit :

- Prends le cochon, attache-le solidement dans le pré et demain tu le ramèneras au maître. Surtout qu'il ne se sauve pas, je l'emmène au marché de St-Ratou ; le 4ème samedi du mois, c'est la foire aux cochons, et là, ah, ah, ah... je vais l vendre à bon prix.

Une nouvelle nuit passée sur la paille tendre et fraîche, P'tit Bonhomme Carré s'endormit heureux, pensant à ce qu'il allait pouvoir acheter en vendant le cochon (rapporté par le grain de blé puis la poule).

Mais le lendemain, c'était l'affolement ! Le cochon n'était plus là, il ne restait que la corde qui l'attachait au piquet.

Ah ce « drôle », on ne peut pas compter sur lui ! Gamin viens ici, tu étais chargé de garder le cochon au lieu de dormir, tu seras puni.

- Puni, puni, mais mon cochon qui me le rendra, hein, qui ? Je suis perdu, je n'ai plus rien et p'tit Bonhomme carré se mit à fondre en larmes ne voyant pas comment cela pourrait s'arranger.

La vieille Bertille tout à coup, après réflexion, dit :

- Eh bin, p'tit bonhomme carré, pas de procès pas de verbal, prenez donc le fils, (ça vaut bien le grain de blé, la poule, le cochon) et n'en parlons plus. Il pourra vous rendre mille services et vous rapporter beaucoup de sous ! Le jeune garçon à son tour se mit à sangloter, ne voulant pas quitter sa mère et partir sur les routes avec cet inconnu.
- Bon, s'il n'y a pas d'autres solutions !

Ils se tapent alors dans la main en gage d'un accord commun. P'tit Bonhomme Carré prit son grand sac, le lança sur le gamin et d'un tour de magie, ficela, noua le tout, le gamin se retrouvant à l'intérieur, prisonnier et hurlant :

- Eh ! P'tit Bonhomme Carré sortez-moi donc d'ce sac, sortez-moi donc d'ce sac ?

En vain. L'énorme sac sur l'épaule, le P'tit Bonhomme Carré reprît son chemin en route, l'aventure continue.

Réfléchissons, me voilà avec ce garçon ; vrai qu'il peut me rapporter des sous, je vais le faire travailler, lui apprendrai la jonglerie... Allons à la foire de Ste-Gabelle où se trouvent réunis saltimbanques et gens de foire ;

Ce « drôle » prénommé Jean, se débattait sans cesse, lançait pieds et poings contre le dos de p'tit bonhomme carré qui de sa voix dure et sévère criait

- Arrête de gigoter ainsi ou je vais te fouetter !

Mais Jean, dit Jeannot, ne voulait qu'une chose, sortir de là et retourner à la ferme. Redoublant de colère, Jeannot tapait plus fort, avec ses pieds, avec ses mains et hurlait :

- P'tit Bonhomme Carré sortez-moi donc d'ce sac, sortez-moi donc d'ce sac...

Heureusement, la nuit commençait à tomber, il fallait s'arrêter, se reposer. Pas de lumière à l'horizon, pas de feu auprès duquel on peut se réchauffer, pas de bol de soupe, pas de paille fraîche dans laquelle il fait bon dormir... juste une vieille couverture râpée. Et ce gamin, j'peux pas le laisser dormir dans l'sac.

- Bonhomme Carré, Bonhomme Carré, sortez-moi moi donc d'ce sac ! Répétait Jeannot sans cesse.

Le vieil homme se laissa apitoyer ; avec beaucoup de conditions, ne pas chercher à fuir, obéir, servir, travailler, etc..., il pourrait dénouer l'énorme ficelle qui retient Jeannot prisonnier dans l'sac. Voulant sortir à tout prix, Jean promet de faire tout ce que P'tit Bonhomme Carré imposerait. Jean respira à pleins poumons lorsqu'il vît l'ouverture du sac s'élargir jusqu'à ce qu'il puisse y glisser un bras, puis l'autre et son corps tout entier.

Tout juste s'il n'eût pas envie d'embrasser P'tit Bonhomme Carré (mais non, n'en faisons pas trop). Le garçon, libéré, promît de dormir sagement à côté de lui et demain ils iraient à Ste-Gabelle pour apprendre la jonglerie qui sera leur gagne-pain. P'tit Bonhomme Carré dormait dans sa vieille couverture râpée, mais le petit Jean, le sac remonté jusqu'à la ceinture pour trouver un peu de chaleur, ne pouvait fermer l'œil. De plus, il avait faim, il avait froid, il avait peur et ne voulait surtout pas aller à Ste-Gabelle.

Jean ne dormait toujours pas. Il faisait un froid sec qui mordait ses pauvres mains et ses pieds étaient gelés, dans le ciel il pouvait compter les étoiles. En fait il ne cherchait pas le sommeil, il cherchait comment tromper P'tit Bonhomme Carré, et s'enfuir bien vite pour retrouver sa maman. Il eût soudain une idée.

Je vais remplir ce sac de cailloux, de pierres du chemin et demain matin en hissant le sac sur son dos, mon maître ne s'apercevra de rien.

En effet, le lendemain, réveillé aux premières lueurs du jour, l'homme marmonna quelques paroles en l'air, empoigna le sac, le hissa sur son dos en s'étonnant quelque peu de sa soudaine lourdeur et partît d'un pas lent mais assuré. Et en route pour Ste-Gabelle, saltimbanques, joueurs de flûte, dresseurs de chiens, camelots bavards, notre place est maintenant parmi vous. Ouf, arrivé sur ce lieu de foire où grouillaient toutes sortes de marchands, forains et aussi acrobates, cracheurs de feu, Bonhomme Carré posa et ouvrit le sac. Mais là !!

- Non !

Surprise et grande déception... il n'y trouva que des cailloux, des cailloux.

- Jean, Jean, où est JEAN ?

P'tit Bonhomme Carré s'effondra, fondit en larmes et ne s'en remit jamais.... On ne le revit plus sur les marchés ou foires annuelles. Paraît-il, après encore plusieurs jours de marche, vivant de mendicité ici et là, il regagna sa pauvre mesure, s'y réfugia et mourut de froid, de faim et de chagrin....

Jean de son côté, garçon malin et débrouillard, retrouva sa maman qui l'accueillit à grands bras ouverts et lui promît de ne jamais plus le confier à un vagabond toquant au carreau un soir d'hiver, entré pour se réchauffer et qu'on appelait « P'tit Bonhomme Carré ».

Une fin joyeuse et heureuse pour le petit Jean, triste et malheureuse pour le Petit Bonhomme Carré.

La Foire de Rouillac – Lett'd'in drôle à ses parents – Pierre Péronneau



« Mes chers parents

Hier, avec mon grand-père, nous sommes allés à la foire de Rouillac.

C'est extraordinaire, il y a des commerçants partout, dans toutes les rues ? Cela n'a rien à voir avec la foire à la brocante de la place de Verdun, dans notre ville de Levallois-Peret.

La foire de Rouillac a lieu chaque mois, le 27, et cela depuis plus de deux cents ans. Grand-père m' a expliqué qu'autrefois elle était spécialisée dans la vente de chevaux, mais maintenant, les chevaux sont peu nombreux. Il faut dire que Rouillac est un bourg commerçant, situé sur la route qui va de Saint-Jean-D'Angély à Angoulême, qui est l'ancienne vois Agrippa. A proximité se trouvent des arènes gallo-romaines, ce qui signifie qu'au début du siècle il existait à cet endroit une agglomération importante.

Nous sommes partis tôt le matin et nous avons bien fait, car en arrivant à l'entrée de la ville, vers 9 heures, il y avait déjà beaucoup de monde. Il est vrai que la journée était très belle. Nous avons garé la voiture et avons commencé par aller voir le marché aux volailles. Il y a des vendeurs avec des cages contenant toutes sortes de volatiles : des poules, des dindons, des pintades, des oies, etc, ...

Il y a aussi des lapins, des pigeons, des canards. Et la population qui fréquente ce marché parle un langage qu'il Est difficile de comprendre.

Mon grand-père m'a expliqué que c'était du patois saintongeais. J'ai entendu un paysan qui discutait avec un vendeur en essayant de marchander, il a fallu que grand-père me traduise :

« Es-tu sûr que tes canets manjhant que dau garouil ? » disait-il.

Et le vendeur de répliquer :

« Jh'leû doun dau bié otout. N'en veux-tu ou n'en veux-tu pas dm'es canets ? »

Nous avons passé un bon moment à écouter et à regarder, et je dois vous dire qu'au bout d'un certain temps, je commençais à comprendre ce que les gens racontaient. Ce matin, en fouillant dans le grenier, j'ai trouvé des vieux numéros du journal Le Subiet, c'est un régal. Je vais bientôt parler le saintongeais, vous vous rendez compte de l'effet que cela donnera quand on se promènera du côté de Neuilly ?

Sur le coup de l'après-midi, je commençais à avoir faim et j'ai demandé à grand-mère s'il existait un « MacDo » il m'a regardé avec un air malheureux et il m'a dit.

- Tu ne m'emmèneras jamais dans ce genre d'endroit.

Je vais te faire manger de la vraie nourriture de chez nous. Nous avons traversé la ville, au milieu de tous les stands, et nous sommes arrivés au restaurant. Heureusement que grand-père avait réservé, car il y avait déjà beaucoup de monde. Nous étions installés en terrasse, et nous étions « benaises », comme disent les gens d'ici. En regardant le menu, j'ai vu qu'il y avait deux entrées, et deux plats principaux, et je m'apprêtais à choisir, mais grand-père m'a dit :

- Tu n'as pas à choisir, tu as droit à tout !

Effectivement, on nous a apporté une entrée de crudités et une entrée de charcuterie, un poisson puis une daube de bœuf, du fromage et une glace. Et j'ai bu un verre de vin et du café. Tout cela pour 16 euros !

- Jh' seûx guedé, dit mon grand-père, ce qui signifie, je suis rassasié. Et moi aussi, je l'avoue.

Puis nous avons continué à visiter la foire. On trouve de tout, des vêtements, des légumes, des chaussures, de la charcuterie, des ustensiles de cuisine, des tondeuses à gazon et même des tracteurs. Grand-mère nous avait donné une liste d'achats : Il a fallu trouver une lessiveuse, en remplacement de celle qu'elle utilise pour les conserves et qui est percée, une paire de sabots en caoutchouc, deux douzaines d'huitres pour le repas du soir et une toile cirée de trois mètres de long pour la table de la cuisine.

En passant devant un marchand de chapeaux, grand-père s'est acheté une casquette neuve, car il est vrai que la sienne a fait son temps. Mais, a-t-il dit :

- Thielle-là, al, est peur les dimanches !

Puis nous sommes rentrés, fatigués, à Burie. Et lundi prochain, nous irons à la foire de Saintes. Votre fils bien aimé.

Extrait : L'air du Pays au soulail des Chérentes – Edition Le Croit Vif

Fâcheux mouvement de colère à Boutiers – Patrick Hureaux

A quelques années de la révolution française, c'est suite à un emportement injustifié que le caractériel beau-père fait amende honorable.

1- Réparation d'injures

« Ce 16 juillet 1786, a comparu Pierre Rousseau, journalier, demeurant au bourg et paroisse de Boutiers, lequel a exposé que :

- Dimanche dernier 9 de ce mois sur les 9 heures du soir ayant appris que Pierre Blanchard, son gendre était chez Jacques Blanchard son voisin il l'appela à différentes fois sans avoir pu l'engager à se retirer
- Ce qui aurait donné de l'humeur au comparant qui se serait persuadé que c'était ledit Jacques Blanchard qui le retenait sur ce ledit comparant de colère déclara à Jacques Blanchard que son gendre pouvait rester avec eux mais que pour sa fille qui y était aussi, il n'entendait pas qu'elle resta plus longtemps dans la compagnie de gueux et de câlins, que Jacques Blanchard était une race de pendu ...

A raison des quels propos le comparant a été instruit que ledit Jacques Blanchard a formé une demande en réparation d'injures et qu'il a conclu en des dommages intérêts mais comme le comparant est ennemi de toutes contestations que lorsqu'il a tenu ses propos il n'a point entendu insulter ledit Jacques Blanchard ni personne de sa maison que c'est le feu de la colère occasionné par le retardement de son gendre et de sa fille à se rendre chez lui ... qui le tout porté à cette extrémité et bien loin d'avoir eu dessein de l'insulter. C'est déclare-t-il, non des injures qu'il a inféré des propos tenue le

jour ci-dessus noté le reconnaissant au contraire pour homme de bien et d'honneur.

Pour réparation des qu'elles injures, il offre de fournir :

- À l'église de la paroisse de Boutiers une garniture de cierge du poids de 3 livres
- De payer les frais qui peuvent avoir été faits par ledit Jacques Blanchart jusqu'à ce jour de quoi il a requis acte que nous dits notaires lui avons octroyé pour valoir et servir ce que de raison.

À ce fait a été présent ledit Jacques Blanchard demeurant aussi au bourg et paroisse de Boutiers lequel a déclaré vouloir bien se contenter de la déclaration et des offres ci-dessus faites par ledit Rousseau à la charge pour lui de lui donner une expédition des présentes de rapporter quittance au sieur curé de Boutiers de la remise qui lui en a faite d'une garniture de cierge et de lui payer présentement la somme de 12 livres 15 sols montant des frais ».

Extrait d'actes notariés écrit à l'origine en vieux français et retravaillé pour faciliter la lecture des abonnés

2- Les parties en présence

Pierre Blanchard, le plaignant, né à Saint-Brice le 8 mars 1763 est le fils de Jean Blanchard et Jeanne Yvon. Laboureur à bras, il épouse à Boutiers le 19 avril 1784 Marie Rousseau, fille de Pierre Rousseau et de Jeanne Pinard. Un contrat de mariage est dressé le 8 avril. Le jeune couple s'installe au bourg de la commanderie de Boutiers. Trois enfants vont naître : Pierre (décédé le 23 septembre 1788 âgé de 14 mois) ; Jean (Baptisé le 11 février 1789) et Pierre (Baptisé le 2 mai 1792 et décédé le 30 septembre de l'année suivante).

Jacques Blanchard étant un cousin et témoin de mariage dudit Pierre Blanchard.



Boutiers-Saint-Trojan – L'église Saint-Marmet

3- Cruel destin.

1789 - La Révolution est en marche.

L'Assemblée Constituante fait appel aux volontaires afin de constituer une armée.

Pierre Blanchard quitte alors sa chaumière en mars 1791.

Il revient à Boutiers courant septembre 1791, pour repartir à nouveau et être affecté en qualité de soldat dans la troupe Nationale (acte du 7 mai 1792).

A partir de cette dernière date, nous n'avons plus aucune trace du militaire-volontaire Blanchard.

Sa veuve est au désespoir et se languit d'une telle absence. Qu'est-il devenu ? Mort ? Prisonnier ? désertion ?

Aucun renseignement ne vient éclaircir l'absence de Pierre. Son demi-frère cadet, Jacques est revenu invalide de guerre en 1798, et l'un de ses cousins Blanchard, de Saint-Brice est également de retour ... mais avec une jambe en moins. La famille Blanchard paye un bien lourd tribut.

Sa jeune veuve ne peut indéfiniment rester seule, de plus elle est courtisée. Se renseignant auprès des autorités municipales, elle apprend que le délai prévu par la loi par le code du divorce est observé, elle fait dresser un acte de notoriété publique constatant que le sieur Pierre Blanchard n'est jamais revenu dans ses foyers et que l'on peut donc le considérer comme perdu.

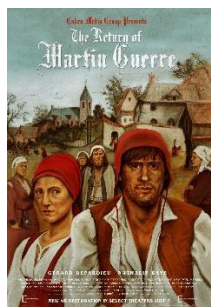


Boutiers – L'église Saint-Antoine

Le 22 nivôse An VI (11 janvier 1798) elle se présente à la mairie de Boutiers, en compagnie de François Robinaud, âgé de 48 ans, et requiert Nicolas Moyet, officier public de la commune, afin de prononcer la dissolution de son mariage contracté avec Pierre Blanchard en avril 1784.

Ainsi libre, Marie Rousseau dite « la Roussaude » peut convoler en secondes noces, le 3 pluviôse An VI (22 janvier 1798) avec Jean Pelier, cultivateur de la paroisse.

Quatre enfants naissent de cette nouvelle union : Pierre, Jean, François et Marie (dont trois décèdent en bas âge).



4- Epilogue :

La « Roussaude » avait forcé le destin, mais que serait-il advenu si tel Martin Guerre, notre Pierre Blanchard était finalement revenu de ses campagnes militaires ?

La situation aurait été des plus cocasses ...

- Sources : Acte notaire Chauvin – Cognac

Boutiers (16) - Un peu d'histoire – Dominique Porcheron

« Boutiers était habité à l'époque gallo-romaine : on a dégagé des vestiges de plusieurs villas gallo-romaines, situées aux lieux-dits les Sablons, les Coulées et les Frugères.

La terre de Boutiers fait partie des premières donations faites à l'ordre hospitalier de Saint-Antoine en 1095 et qui venait d'être créé six ans plus tôt. Cette donation provient des familles qui avec leurs suzerains les seigneurs de Cognac et les comtes d'Angoulême se croisaient. Le bourg de Boutiers devient alors le chef-lieu d'une commanderie appelée Saint-Antoine de Boutiers dans le diocèse de Saintes, dont l'église du XIIe siècle a été détruite vers 1855 à la suite d'un procès perdu par la commune. Les registres de Boutiers commencent en l'année 1600.

Une déclaration fut reçue par notaire le 11 décembre 1399, à la demande du commandeur Guillaume de Franchiliens, en présence de Bernard de Cazelon, prieur de Saint-Léger de Cognac, et de Simonet de Vaucelles, capitaine du château de Merpins qui stipule que Bernard, évêque de Saintes, y est accueilli comme pèlerin et non en vertu d'un droit.

La commanderie de Saint-Antoine de Boutiers a appartenu à partir de 1777 à l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem (à Malte) à la suite de l'intégration de l'ordre dit des Antonins sur le déclin au sein de cet ordre hospitalier.

Le 12 octobre 1616 fut parrain dans l'église de Boutiers « honorable homme Philippe Desmarais, sieur de la Grave de Saint-Vivien, gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, chevalier et commandeur de Saint-Antoine de Boutiers. »

L'église de la commanderie servait d'église paroissiale, et il est mentionné que Porchaire, propriétaire du domaine de Bel-Air, mort au mois de février 1704, y fut enterré.

Le premier château du Solençon qui a totalement disparu est attesté dès le Moyen Âge. En 1775, il est acheté par le comte d'Artois qui construit un immense logis rectangulaire qui a lui aussi disparu mais dont il reste des gravures. Il ne construit pas la raffinerie de sucre qu'il avait prévu. Le château est vendu et détruit après la Révolution. Il ne subsiste qu'un pigeonnier circulaire couvert d'un dôme ainsi que des écuries transformées en habitation et dont les ouvertures en anse de panier du rez-de-chaussée ont été murées et repercées de nouvelles baies.

Saint-Trojan était uni à Saint-Brice et les deux terres n'ont été séparées qu'au XVIIIe siècle. Puis en 1793 Saint-Trojan est devenu une commune séparée.

Le 7 mars 1787, les représentants de Boutiers à l'assemblée préliminaire des états généraux, qui se tient à la salle capitulaire des Récollets de Cognac, sont Jean Bonnin et Jean Cormenier, et ceux de Saint-Trojan Jean Sabouraud et Jean Chaillot.

En 1859, la commune de Boutiers absorbe celle de Saint-Trojan. »

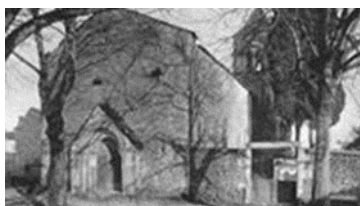
Sources : extrait Site internet de la commune.



Boutiers-Saint-Trojan est un village à découvrir et qui mérite que l'on s'y arrête, ça vaut le détour. Le patrimoine bâti est divers : pigeonnier médiéval, lavoir, moulin, églises. La Soloire, affluent de la rive droite de la Charente délimite la commune.

Petite anecdote : des années 60 jusqu'à son décès en 1986, Suzanne Péronneau née Poitevin, fille de Goulebenéze et mère de Pierre Péronneau a habité autrefois ce charmant petit village de Boutiers. Elle était professeur à l'école Madeleine Maupiou de Cognac.

Merci à Patrick Huraux qui au détour d'un fait divers, nous fait découvrir ce petit village de Charente qui regorge d'autres histoires réelles ou supposées à découvrir prochainement sur le Boutillon



Les grains d'or – Francis Bouchereau



Les vendanges étaient finies, les récoltes étaient rentrées, ils pouvaient enfin buffer. Gueurnut et son voisin Bénurat nettoyaient le chai. Voisins et aussi cousins. Depuis Goulebenèze, ô l'avait eu quèques accoupiaghes à La Malmenée. Si chacun avait sa benasse, ils avaient habitude de travailler ensemble. La veille, ils avaient mangé l'oie. Le rouge était tiré, le blanc finissait de bouillir.

Il pleuvait des cordes depuis la nuit. Dés qu'ils pourraient, ils feraient les labours et les couvrailles, le semis du blé.

« A-tou quéqu'un ?

- Té Guillorit ! Va t'ou ? Té ! Goûtes-dont le vin novuia,

- ... Étou ton Gaillard ?

- Envec l'Othello de Moïse, y n'en avait de trop, as-tu quéque chouse peur nous autres ?

- Ine lettre de la coopérative, le Chasseur Français pour toé Mathurin et le Nous-Deux peur ta beurghoise Bénurat,

- Quétou qui v'lant la coopérative ? Leu d'avant reun asteure,

- Olé ine invitation peur ine réunion d'information,

- Si y baillant un cõt à boère, j'ferons ine effort.

Mathurin Gueurnut était marié à Jacqueline, chef du gouvernement et ministre de tout sauf de l'agriculture. Ils avaient des jumelles et un retardataire, Louis qui fréquentait l'école primaire.

Moïse Bénurat s'était marié avec la plus belle fille du pays, Marie-Sophie, Marie-So pour son

homme, Marie-Sossotte pour les autres. On ne peut pas tout avoir et c'est vrai qu'elle avait la comprenette en roue libre.

Elle n'avait toujours pas compris comment fonctionnait la machine à courber les bananes... Cela ne l'avait pas empêché d'élever ses quatre enfants.

La salle des fêtes de Galurin sur La Bitoune était pleine comme un œuf à deux jaunes. Nos deux compères étaient arrivés les premiers et s'étaient installés derrière sachant que le buffet était toujours servi dans l'arrière salle. Le Président fit l'accueil et passa la parole au Directeur. Tout allait pour le mieux dans le meilleur des mondes et les adhérents étaient les meilleurs paysans du pays. Il présenta alors un jeune homme élégant et bien de sa personne comme le nouveau technicien.

Dés les premières paroles, chacun compris qu'o l'étais un gars dau midi. Contrairement à l'autre, thieu-là sentait pas l'ail !

« J'ai été embauché pour vous faire gagner de l'argent ! ».

Le paysan saintongeais est parfaitement reconnaissable entre tous. D'abord, il possède, chose rare, un porte-monnaie en peau de hérisson retourné. Et puis, il a ce qu'on peut appeler l'oumerole volubilis. Dés qu'on lui demande de sortir des sous, il devient sourd. Mais dés qu'on lui propose d'en gagner, l'écoute est bien meilleure.

Avec son accent, notre gars continue : « Je vous propose de cultiver du maylls ».

Chacun comprit dés qu'ils virent la photo sur le grand écran. Du maïs, dau garouil pour les uns, dau bespagne pour les autres.

Il leur expliqua qu'une nouvelle variété venant des États-Unis, le IOWA 44-17 (il fallait prononcer iova) avait toutes les qualités pour améliorer leurs revenus. Il était grand comme ça, il faisait des fusées (les épis) comme ça, etc, etc ... Il termina par : « Y a-t-il des volontaires ? »

Gueurnut se leva d'un coup : « Moi ! ».

Après s'être remplis la bedaine, nos deux compères repartirent. Bénurat était resté silencieux, se disant qu'il verrait bien l'expérience de son voisin.

S'adressant à Jacqueline :

« J'va s'mé dau garouil qui vint d'Amérique dans les dix journaux à la piace de la baillarghe,

- Olé toué qu'o r'garde, va dont t'jhouquer ».

Quand le printemps vint, Gueurnut sema son maïs. La coopérative avait acheté un semoir, une bineuse et un cueilleur qu'on appelait corn-picker. Elle mettait tout ce matériel à disposition, le technicien prodiguant ses conseils. La pluie

aidant, le maïs était magnifique. Dans l'ouche, derrière la maison, Gueurnut et Bénurat montèrent un séchoir avec des vieux poteaux électriques en bois et du grillage grâce aux plans fournis par le technicien. En septembre, ils firent la cueillette. Toute la basse cour de Jacqueline se précipita sur le grillage pour attraper du grain. Quelle belle idée ! Gueurnut emmena la gueurnuche à Gémozac chercher des oies et des canards. Tous les soirs, il fallait égrener du maïs. Les bestioles profitaient à vue d'œil, un plaisir à voir. En bonne commerçante, elle avait tout vendu en avance. En avril, un entrepreneur vint égrener le reste, direction la coopérative et en retour, Gueurnut reçut un beau chèque. Si beau qu'il demanda au drôle de le prendre en photo avec l'appareil qu'il avait eu pour sa communion.

Encouragé par un tel succès, Gueurnut décida de passer de dix à trente journaux. Il choisit sa grande pièce le long de la route départementale. Tout alla pour le mieux, il fallut faire de nouveaux séchoirs qu'on appelle cribs. La gueurnuche avait acheté une couveuse pour ses volailles. Le technicien le citant en exemple, on venait voir MÔSSieur Gueurnut. Les voitures ralentissaient le long du champ et Gueurnut, fier comme un paon, arborait une belle casquette marquée IOWA. Il était devenu l'américain. Il avait même l'idée d'acheter une voiture américaine à la place de la 203, mais là, la gueurnuche avait mis un veto. Il fit l'acquisition d'un corn-picker d'occasion monté sur un tracteur ALLIS-CHALMER. Il pouvait dételer l'engin, ce qui lui permettait d'avoir un tracteur de plus à disposition pour pas trop cher. Le crib plein ressemblait à un mur couvert d'or. Ça avait de la gueule. Quant au chèque...

Poussé par Marie-Sophie, Bénurat décida que l'année prochaine, il se lancerait à son tour, choisissant sa belle parcelle derrière la luzerne.

Quelle année ! C'était celle du certificat d'études pour Gueurnichet. La maîtresse avait emmené la classe voir Carmen aux arènes de Saintes. Le drôle était avec sa mère et à la sortie il insista pour avoir le disque. « Ô s'ra ton cadeau, t'en aura pas d'autre. T'as intérêt à avoir ton certificat »

Le disque remplaça Berthe Sylva et Tino Rossi. Dès qu'il avait un moment, il écoutait son disque au point de le connaître par cœur. Quand il partait faire des commissions, à pied, il chantait

« Nous marchons la tête haute, comme des petits soldats... » et dès que sa mère élevait le ton :

« Un œil noir te regarde ! ». Il avait même pris l'habitude de monter dans la trémie du corn-picker faire des vocalises. Une journée, il fut surpris par son père qui expliquait le fonctionnement à un visiteur. « Quand la trémie est pleine, il suffit de tirer sur la chaîne, comme ça ! » Et pan ! Le drôle tombe sur le visiteur ! « Prends Garde à toi ! ».

Quelle année ! Jusqu'à présent, les corbeaux avaient épargné le maïs. Gueurnut les appelait les colombes du Sénégal, maintenant il les appelait les sales grôles ! Saletés ! Et quoi faire ?

Le technicien lui conseilla d'acheter un canon qui protégerait son champ et celui de son voisin. Il alla à la quincaillerie de Matha ou on lui expliqua comment il fallait s'y prendre. Arrivé à la maison, il décida de faire un essai dans la cour. Il mit le carbure, remplit le réservoir d'eau et ouvrit le goutte à goutte. Normalement, il y avait un coup toutes les demi-heures. Il vit la languette remonter puis entendit le mécanisme et enfin un « PAN ! » véritable coup de tonnerre. Tout ce qui avait des ailes s'envola, tout ce qui avait des pattes s'enfuit et la Gueurnuche en rajoutait une couche.

« Ça marche ! » Il mit le canon dans la 2CV et en route. Peut-être aurait-il dû couper l'eau. Sur le chemin, il entendit le mécanisme. Trop tard ! « PAN ! » La 2 CV dans le fossé les portes ouvertes et Gueurnut sourd comme un pot pendant deux semaines !



Quelle année ! Pas une goutte d'eau. Des orages par ci par là faisant plus de dégâts qu'autre chose. Bénurat se lamentait. Pour une fois qu'il essayait quelque chose. Ils décidèrent de le proposer à leur voisin pour ses vaches. C'était mieux que rien.

Le technicien les invita à un voyage à Pau. Ils partirent en car le matin de bonne heure. Ils visitèrent les champs de production de semence, l'usine de conditionnement, le laboratoire de recherche. Enfin, ils firent la visite du château et

d'un producteur de Jurançon. Pour faire bonne figure, Bénurat acheta une bouteille.

Quelle année ! Il y avait eu du vin en qualité et en quantité. Pour le reste, ça pouvait aller. Mais alors pour le garouil, une catastrophe ! Ils se retrouvaient chez Bénurat. Il y avait là Gueurnut, la gueurnuche et le technicien. La question était de savoir ce qu'on ferait l'année prochaine. Pour Gueurnut, on recommencerait. Bénurat ne disait pas pareil.

« Vous zou appelez maïs, garouil, bEspagne, comme vous voulez, moi je ne veux plus en entendre parler, plus zou voir, plus zou sentir, plus reun ! Fini, entendez-vous, fini ! ».

Ils débouchèrent alors la bouteille de Jurançon qui était au frais dans le puits.

« Dis-dont femme, as-tu pas fait un gâtîâ ?

- Si, si, j'arrive, j'ai fait un milla ! ».

Kétoukolé numéro 87 Joël Lamiraud (Jhoëi)

Réponses au Kétoukolé n° 86



Dans le cadre de la fabrication d'une douelle ou douve à partir d'un morceau de chêne, le premier outil utilisé par un mérandier ou un tonnelier est un **dépautoir** (non aiguisé, à droite sur la photo) pour fendre les morceaux de chêne, afin d'en faire des merrains, sans couper les fils du bois. Le second est un **coute** (très aiguisé, à gauche sur la photo) qui lui, va permettre de tailler le merrain en biseau pour lui donner une forme de douelle plus fine en ces deux bouts qu'en son centre. Ces deux outils ont des formes approchantes, mais ont donc des finalités et usages différents.

Il n'y eut que deux réponses, de **Jean Jacques Bonnin et Thierry Delaunay** à ce Kétoukolé pas facile qui concerne des outils utilisés par des anciens métiers tels que les mérandiers et tonneliers, mais qui intéressaient aussi les feuillardiers (fines tiges de châtaigniers fendues en deux), les cercliers (anneaux en châtaigniers qui en sus des cercles en ferraille retiennent les douelles et permettent de rouler les tonneaux), ainsi que les charpentiers. Il est vrai que la fabrication des premiers tonneaux remonterait à 52 ans avant JC.

Jean-Jacques Bonnin d'Angoulême : Pour répondre comme il l'a fait, il fallait avoir côtoyé les artisans utilisateurs de ces outils. Ce fut le cas de Jean-Jacques Bonnin, dont la réponse une fois de plus est des plus complètes, et nous entraîne avec force documents et vidéos sur les métiers de tonneliers, mérandiers, mais également sur ceux des cercliers, des feuillardiers, qui construisaient des loges dans les bois pour pouvoir y travailler. Dans sa jeunesse Jean-Jacques nous dit avoir vu des cercliers, feuillardiers au travail dans la forêt d'Horte (massif boisé 16 limitrophe à 24) près du village de La Quintine, et avoir plus tard, fréquenté des tonneliers dans le Cognaçais.

Ci-après la réponse on ne peut plus fouillée de Jean-Jacques :

Il s'agit d'un coute et d'un dépautoir. Ces deux outils bien que présentant une analogie de forme sont très différents par leur nature et leur destination.

Le **dépautoir**, connu localement également comme fendoir ou fendour est composé d'une lame rectiligne, symétrique en V, non tranchante, fixée à angle droit sur une douille conique. En effet comme son nom local l'indique cet outil est destiné à fendre, sans risquer de couper le fil du bois, sans le trancher.

C'est un outil « à percussion posée. », comme un ciseau, un burin ou encore mieux un coin. Il est utilisé avec une mailloche, pour fendre des billes de bois.

C'est l'outil du mérandier qui refend des billes de bois pour en tirer les futures douelles, mais aussi celui du **cerclier**, ou feuillardier pour refendre des marquants ou des piquets pour la vigne. Il est également utilisé pour produire des shingles ou des bardeaux de bois (ou aselles ou essentes, souvent de résineux) qui sont des sortes de tuiles en bois.

Les cercliers, à partir de baliveaux souples de châtaignier, « quartagés » à l'aide d'une sorte de serpe très tranchante confectionnent des cercles de barrique, pour protéger ou orner les barriques. Leur activité a évidemment beaucoup diminué depuis l'utilisation des cercles en métal, mais il en reste encore quelques-uns.

Le **coutre** (préciser de mérandier ou de tonnelier, ne pas confondre avec celui de la charrue !) est un outil à lame courbe, tranchante du côté convexe affuté.

La lame est asymétrique (une seule pente, comme une hache à équarrir « épaule de mouton » ou une doloire). Il est dit « à percussion lancée », comme une hache, une herminette une doloire, une asse etc. et sert à « gosser » les merrains ou les douelles.

Les deux pointes à l'extrémité de la lame portent le nom de queue d'hirondelle.

Thierry Delaunay de Saint Césaire : Thierry par ses recherches a également identifié le coutre de mérandier, et en a fait suivre la description suivante :

Coutre et départoir de mérandier

Le coutre, c'est le fer tranchant de la charrue, disposé à l'avant du soc ; et c'est aussi un merlin à fendre le bois (définitions du Larousse universel). C'est pourquoi, il faut préciser l'utilisateur :

Le mérandier s'en sert pour dresser les merrains.

Le tonnelier l'utilise également pour affiner le parement du mérandier sur les douelles (merrains qui, dans la main du tonnelier, deviennent des douelles).

C'est la doloire du fendeur.

Comme le départoir, il est emmanché de bas en haut dans une douille tronconique. Celle-ci est déportée vers l'extérieur, du côté du copeau. Son manche a une longueur d'environ soixante centimètres.

Son fer est constitué d'une lame acérée, légèrement courbée, au tranchant comportant un seul biseau. Sa plus forte épaisseur forme une nervure qui court au milieu de toute sa longueur. Il est terminé par deux pointes qui lui valent son nom de queue d'hirondelle. L'outil est lancé de haut en bas puis, d'un mouvement bref du poignet, on fait éclater le bois. Étymologie : vient du latin culter, couteau.

Vous trouverez ci-après quelques liens pour accéder à des superbes vidéos, ou à des documents explicites qui vont vous apprendre entre autres comment utiliser ces outils :

<https://art-et-tonneaux.fr/blog/-video-outils-coutre-departoir-artisan-tonnelier-n52>

<https://www.youtube.com/watch?v=NibZETncWko>

<https://www.charentelibre.fr/charente/rougnac/le-cerclier-de-rougnac-engage-dans-l-innovation-video-6050339.php>

Kétoukolé n° 87



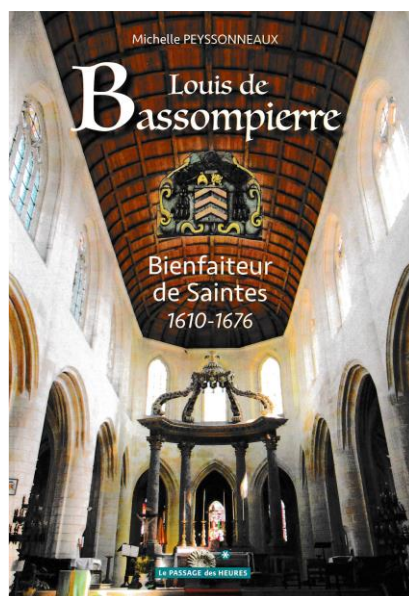
Comment s'appelle cet objet et à quoi sert-il ?

Réponses à joel.lamiraud@free.fr

Un livre à vous conseiller

LOUIS DE BASSOMPIERRE, bienfaiteur de Saintes - Michelle Peyssonneaux

Editions Le Passage des Heures - Collection Portraits



Le nouveau Monsieur de Saintes fait son entrée solennelle dans sa ville épiscopale en avril 1649. Le jeune roi Louis XIV était alors âgé de onze ans. Sa mère, Anne d'Autriche, assume la régence, aidée de son ministre Mazarin. Spécialement choisi par le pouvoir royal, le prélat va devoir rapidement faire face à différents défis et s'impliquer dans la vie politique. Tout d'abord, on lui attribue un diocèse amputé des 96 paroisses de l'Aunis. En ajoutant à celles-ci le diocèse de Maillezais, ce redécoupage permet de créer un diocèse à La Rochelle, l'objectif étant de rétablir le culte catholique dans cette ville dont les protestants avaient fait leur capitale. Certains ajustements seront nécessaires.

En second, Louis de Bassompierre hérite d'une cathédrale inachevée. Le chœur et ses bas-côtés ne sont ni voûtés, ni couverts. L'édifice flamboyant des évêques Rochechouart ayant été ruiné par les guerres de religion, la nef, seule, a été reconstituée au temps de l'évêque Nicolas de La Courbe de Brée. Le pouvoir a promis de l'aide pour terminer les travaux. Plus grave encore, la province est sous tension. Bordeaux est entré en rébellion depuis quelques années. Après le Parlement de Paris qui avait créé des troubles graves dans la capitale, les Grands du royaume, qui réclament le départ de Mazarin, s'agitent à leur tour, en particulier le prince de Condé. Certains seigneurs de la région menacent de le suivre tels le duc de La Rochefoucauld, gouverneur du Poitou et surtout le comte Du Daugnon, gouverneur de la citadelle de Brouage. Louis de Bassompierre, lié avec lui depuis sa jeunesse a reçu la mission de le maintenir dans l'obéissance au roi. Les cinq premières années de l'épiscopat du nouvel évêque sont donc en grande partie consacrées à prévenir les effets de cette terrible guerre civile que l'on appela La Fronde. Il ne peut empêcher sa ville d'être occupée par les rebelles, mais, après bien des revirements de situation, obtient enfin la reddition du maître de Brouage. Ce qui amène assez rapidement le retour de la paix. Il trouve alors le temps de mener à bien ses tâches pastorales en mettant en place différentes réformes. Et de s'occuper de questions plus concrètes. Quelques années après la fin de la Fronde, le chœur de la cathédrale est achevé... Cinq ans plus tard, le pont de Saintes, devenu presque inutilisable, est dûment restauré dans sa partie située entre l'arc et la rive droite.

On pourrait encore citer bien des actions propres à justifier l'affectueuse admiration que lui vouent encore aujourd'hui les Saintais. Cette vie passionnée se lit comme un roman. Et aussi comme une page de l'histoire du Grand Siècle

En vente en librairie et sur Internet – 22 euros

Le Blanc Muguet et la Rouge Eglantine – Dominique Porcheron

Il y a quelques semaines, en bon charentais, nous célébrions les travailleurs lors d'une fête du travail devenue aujourd'hui internationale. Le symbole en France du 1er mai est le muguet mais cela n'a pas toujours été le cas, le saviez-vous ? L'aubépine rouge a été aussi la fleur du 1er mai.

A la fin du 19ème siècle, les lecteurs d'un journal d'audience socialiste ont choisi la fleur d'églantine rouge en référence au sang versé par les ouvriers du nord mais également en référence au poète Fabre d'Eglantine, un des auteurs du calendrier républicain de 1793 qui proposait d'instaurer un jour du travail (le 26 avril et non le 1er mai comme maintenant). Si le muguet s'imposait finalement en 1936, il le ferait dans le cadre de querelles. L'aubépine des syndicalistes aussi appelée le muguet rouge s'oppose au muguet blanc républicain et porteur d'unanimité. Le muguet de 1936 est donc un muguet de la réconciliation affichée des mouvements ouvriers et de la république.

A notre époque, le muguet est incontournable de la journée du travail et des travailleurs mais cela n'a pas toujours été comme cela. Cette fête fût plus tôt dans l'histoire souvent associée à l'églantine rouge même si de la Rome antique au régime de Vichy, la tradition du muguet remonte à plusieurs siècles.

Si le jour du premier mai de petits brins de muguet trônent sur la table, tout porte à croire que Charles IX en est à l'origine. En effet, le 1er mai 1560, le roi reçoit un brin de muguet lors d'une visite dans le Dauphiné. L'idée lui plaît et il décidera à son tour d'en offrir chaque printemps aux dames de la cour.

La tradition d'offrir comme cadeau un brin de muguet est ainsi née.

La légende chrétienne avait un peu plus tôt narré l'histoire de Saint-Léonard ermite réfugié en forêt qui a dû se battre contre un dragon. Sorti vainqueur, on dit que quelques gouttes de sang auraient fait place à des plants de muguet à ses pieds.

Les celtes eux célébraient aussi cette plante qui signifiait le retour du printemps et de l'abondance de la nature.

L'églantine rouge, elle a perdu de sa notoriété et pourtant, cette plante sauvage qui pousse sur le bord de route et dans les champs est un symbole de l'amour, de l'amitié et du bonheur. Elle est également considérée comme porte bonheur. Selon la mythologie grecque, l'Eglantine aurait été offerte par Aphrodite, déesse de l'amour à son amant Héphaïstos.

En 1890, lors de la première journée internationale des travailleurs décidée par l'internationale Socialiste, les manifestants arborent un triangle rouge qui sera remplacé rapidement par une branche d'églantine rouge symbolisant les trois 8 : 8 heures de travail, 8 heures de sommeil, 8 heures de loisirs. L'Eglantine rouge qui abonde dans le Nord supplantera ainsi ce petit triangle rouge.

Pour que le muguet devienne la star du premier mai, il faudra attendre les débuts de XXème siècle où les maisons de coutures parisiennes offriront du muguet à leurs couturières et à leurs nombreuses clientes le jour du 1er mai. Félix Mayol le célèbre chansonnier Toulousain monté à Paris pour faire carrière, arborera à sa boutonnière avant de monter sur scène, une branche de muguet offerte quelques jours plus tôt en guise de porte bonheur par une admiratrice. Il décrochera le jour-même un contrat de trois ans. Le muguet ça porte chance même si le nombre total de clochettes sur un brin n'est pas de treize. Le club de rugby et son stade Toulonnais porte le nom de Mayol et a pour emblème le muguet en signe de reconnaissance de ce célèbre mécène.



<https://www.youtube.com/watch?v=DNmu4uSEZRY>

Danièle Sallenave de l'Académie française a écrit récemment un livre intitulé « L'églantine et le muguet » aux éditions Gallimard. Elle y évoque sa jeunesse passée en Anjou comme dans un récit de voyage. Cette région de l'ouest de la France conservatrice et cléricale confrontée à l'éducation républicaine et laïque porte en son sein, une certaine idée de ce qu'elle a vécu durant son enfance dans un contexte de sociabilité surfant sur les soubresauts des révolutions républicaines, industrielles et coloniales. Elle y fait référence à une république sociale, placée sous le signe de l'églantine rouge, autrefois fleur du 1er mai ouvrier chassée sous Vichy par le muguet, fleur de la vierge marie.



De mon côté, en bon charentais, ne voulant pas chercher à faire d'histoire avec mes voisins, chaque premier 1er mai trône sur la table un bouquet fait d'églantine rouge et de muguet pour le plus grand plaisir des yeux et du nez.

On se marie à Saint-Chafouin – Norinne Chabeursat

Roman humoristique – Illustration de l'auteur – Norinne Chabeursat – Brisson Editeurs – Saint-Jean-d'Angély 1960



LA DECEPTION DU PERE BAUDRU

« O faut j'hamais compter les œufs dans l'thiu d'la poule »

Après avoir atteint le Terrier de la Garde, Eugène Baudru s'arrêta pour souffler un peu. La chaleur avait été accablante toute la journée et une brise légère venait caresser son front brûlé par le soleil. Il contempla longuement les champs qui, en pente douce, descendaient vers le village de Saint-Chafouin-sur-Anteine, dominé par son vieux clocher roman.

A contre-jour, les blés prenaient une teinte ocre. La récolte s'annonçait belle.

« - O faut jhamais compter les œufs dans l'thiu d'la poule, pensait-il, mais si o l'arrive reun, thiète année, jhe queuvrons pas d'faim ... »

Jhe peurons mêem mettre in p'tit d'arghent d'couté ...Bah ! A dué sarvira t-ou pusque l'drôle se marie pas ? »

Depuis plus de quinze ans, le père Baudru était veuf. Sa femme, de quelques années sa cadette, était morte brusquement, un matin, en soignant ses poules : et il était resté seul avec son fils adolescent.

Pour oublier son chagrin, il avait travaillé dur, acquis une certaine aisance. Petit à petit, François était devenu un bel homme, un peu timide peut-être ; mais le père et le fils parlaient peu et se partageaient la besogne. Une voisine, la Guenuchette, venait d'etemps en temps mettre de l'ordre dans leur ménage ; cependant, la plus part du temps, ils se débrouillaient seuls.

A mesure qu'il vieillissait, le père Baudru sentait confusément que quelque chose n'allait pas, que quelque chose lui manquait.

« - O peut pa s'durer de même ... O faut qu'o changhe d'ine manière oub'd'ine autre. O lé pas ine vie ... » Et il résolut d'en parler à son fils le soir même.

Mais précisément, ce soir-là, François devait assister à un repas de fiançailles chez un de ses camarades et le père Baudru l'avait totalement oublié.

« - Peurquouè thieu drôle se marie t-i pas li-tout ? Les cot'yons jhusque là avant pas l'air de zi faire grand effet ... Peurtant, il a trente ans passés ! Qué t-ou don qui l'attend ? » Bougonnait-il en mettant son unique couvert. « O lé pa l'ouvraghe d'ine homme de mett'chauffer la soupe ...Allons, soupira-t-il pusqu'o zou faut ! »

Mais c'est en vain qu'il tourna le bouton du réchaud à gaz. La bouteille de butane était vide.

« - Astheure, o manquait pu qu'thieu ... Jhustement aneu qu'o-y-a pu d'bois d'copé p'rr la thieuzinière ... Tant pis, p'rr in cot, jhe vas souper au graton. »

Seulement, voilà ... François, auquel cela incombait d'ordinaire, avait omis, dans sa hâte de partir, d'aller chercher le pain. Maintenant, il était trop tard.

Découragé, le père Baudru se laissa rombé sur une chaise.

« - Jh'en ai assez ! » s'écria-t-il ... et quelques minutes plus tard, il allait se coucher sans souper.

En faisant la litière aux vaches, le lendemain matin, François Baudru dit à son père :

« -Tu sais, jh'avons pris ine décision hier au ser ...A Saint-Chafouin, le temps est durab'ye p'rr les jhènes. Coum distractions, jh'avons qu'le foutele et thieques cots l'cinéma. Aneu, o suffit pas. Jh'allons faire dau catch ! »

« - Et qué tout thieu asteure ? »

Pendant que son fils, devenu soudain plus locace donnait des explications détaillées, Baudru retenait qu'une chose : puisque François allait faire du sport, c'est qu'il n'avait pas mieux à faire ...

« - Ton cachn coum tu dis, o lé beun jholi,mais à toun' aghe tu feriais meu d'penser à out'chouse de pu pressé ?

- Et à què don ?

- A t'marier !

- Jhe m'trouve beun aise coume thieu. Jh'ai encore le temps d'm'accoub'yer.

- Cres-tu don paure sabia, qu'o lé quant tu aras des rhumatises que les drôelsses f'rant cas d'té... Ah ! Les drôelsses t'interessant pas ? Est-ou Yeu possib'ye ? »

Mais François, en levant les épaules se dirigeait déjà vers la grange. Le vieux courut derrière lui en criant :

« - O y'a longtemps que jh'velais t'zou dire, o lé t'ine femme qu'o t'faurait et des quenailles autour de té p'rr t'occuper ! »

Et pendant plus d'un mois, chaque soir, le père revint à la charge.

« - Ine femme ! Ine femme ! Tu n'as pu qu'thiau mot à la goule », finit par lui répondre son « drôle » excédé. « Et si tu vaux absolument qu'o n'en éye ine dans la maison, peursoune t'empêche de t'marier ... Coume thieu o n'en s'ra pu question. O lé jhamais trop tard p'rr beun faire ! »

Rouge d'indignation et de colère, me père Baudru sortit en claquant la porte.

LES ENNUIS DE VALERIE LEGRINAT

« *François Baudru ignorait Mariette Lénigrat et Mariette Lénigrat ignorait François Baudru* »

Depuis exactement cent soixante-dix ans, les Lénigrat sont les plus proches voisins des Baudru.

Lorsque en 1791, le prieuré de Saint-Chafouin, sis au pied de l'église fût vendu comme bien national deux lots furent

constitués. Pierre Baudru acquit la partie nord de la maison d'habitation, et Jacques Lénigrat, la partie sud. Un couloir seulement séparé les deux familles, lesquelles vécurent en bonne intelligence pendant de nombreuses années. Puis, un beau jour, Pierre Baudru perdit la clé de l'unique porte d'entrée. Cet important événement fut à l'origine d'un échange de paroles aigres-douces. Une dispute s'ensuivit ... Au bout de quelques semaines, la querelle s'était bien envenimée que des sentiments de haine s'installèrent dans les cœurs. Les années succédèrent aux années, les générations aux générations. Par tradition les Baudru et les Lénigrat se détestèrent, et voici pourquoi en cette année 1957, François et Mariette ne s'étaient jamais adressé la parole.

Si désormais, chacun avait sa porte d'entrée, la cour demeurait commune et c'était au même puit que les deux familles se ravitaillaient. C'est assez curieux de voir les uns et les autres se rencontrer vingt fois par jour, vaquer presque côte à côte à leurs occupations, sans que le moindre fut échangé, pas même ceux de rigueur entre proches voisins :

- Le temps à l'air de v'ler s'mettre à biâ ...

Ou bien :

- Est-tou sûr qu'o pass'ra la jhônée sans mouiller ?

Ou encore :

-Disez don ! Si vous avez pas d'salade, o lé pas la peine de vous jhinner. Jh'en avons qui s'périt dans l'jhardin.

Donc François Baudru ignorait Marlette Lénigrat, Mariette Lénigrat faisait comme si le jeune homme n'existait pas ... et leurs parents avaient le même souci.

Valérie Lénigrat était veuve depuis plusieurs années. C'était encore une belle femme, malgré ces cinquante ans bien sonnés. C'était même une maitresse femme, sachant parfaitement mener ses affaires. A la mort de son mari survenu accidentellement, elle avait affermé une partie des terres et pour le reste, sa fille et elle se débrouillaient comme elle pouvaient.

« Ine jhôle drôlesse cette Mariette ! Grande, bien bâtie, avec des yeux noirs splendides qui avaient déjà fait tourner bien des têtes : mais c'était en vain que Jhustin Peutochon, Jhean Goulebot, Pierre Véronneau avaient fait leur cour.

- A force de faire la difficile, lui disait sa mère, tu finiras p'rr raster veille feuye ...ine houme s'rait peurtant pas d'trop à la maison avec l'ouvrage que jh'avons ...et puis jh'peurrions r'prenre nous champs. D'la manièrequ'o va thieu temps, i s'arranghant peurtant pas ... Jhamais d'engrais, pas d'ens'ment d'fumier ... Ah ! Olé t'in grand malheur quand on peut pas faire ses affaires tout seul.

Mariette ne répondait pas. Les voisines s'étonnaient.

- Comment s'fait-ou qu'Mariette se marie pas ?
- O lé pas teurjhou les galants qui y'avant manqué ?
- O lé p'têt' jhustement qu'a la pas su l'quel choisir ...
- Sait-on jhamais c'qui peut s'passer dans l'calâ d'ine drôlesse ?
- A vingt-neuf ans, a deuvrait s'êt'mis un peu d'piomb dans la calâ ...
- Jhe la créyais pas si veille ? O lé vrai ... coume le temps passe ...
- A l'a p'têt'eu des chagrins cachés ?
- A s'est p'têt' beun amourachée d'in d'thiès gars qui v'ant en vacances.
- A l'a jhamais éta si orgueilleuse que sa mère ...

Et c'est ainsi qu'on se posait au sujet de la jeune fille une foule de questions.

(Suite au prochain épisode)

CD Hommage à Goulebenéze



L'enregistrement du CD Hommage à Goulebenéze a débuté par une séance piano au conservatoire de musique de Saintes en avril dernier. Quatre journées de travail pour notre pianiste Ludovic et de beaux moments de vie aussi pour ce trio de choc. Le CD devrait être disponible avant les fêtes de fin d'année, la souscription est toujours ouverte.

Pour souscrire et choisir la qualité de votre don, cliquer sur le lien ci-après <https://www.helloasso.com/associations/la-jharasserie/collectes/enregistrement-d-un-album-cd-goulebeneze>

Une copie du bon de souscription vous est proposée ci-dessous pour un envoi par voie postale.

Voici un lien pour vous donner un avant-goût de la tonalité de cet album.

<https://journalboutillon.com/wp-content/uploads/2023/06/D5CB434C-88E0-40E9-ADD0-B1DA08E119B4.mov>

BON DE SOUSCRIPTION – Album CD Goulebenéze

Choisissez votre souscription, remplissez ce bon version papier et renvoyez nous un chèque à l'ordre de: 'Association La Jharasserie' à l'adresse suivante. Association La Jharasserie, chez Alexandre Porcheron, 5 route du Champ du Bois, 17160 Haimps.

Nom Prénom

Collectivité, Entreprise, ou Association (selon la souscription choisie)

Adresse postale

Code Postal Ville

Téléphone (facultatif) Mail (facultatif)

**La Version numérique de la souscription est à cette adresse:*

<https://www.helloasso.com/associations/la-jharasserie/collectes/enregistrement-d-un-album-cd-goulebeneze>

Mathieu Touzot et Le Fi à Feurnand vont enregistrer leur voix cet été avant le mixage de l'album Hommage à Goulebenéze. Des titres connus et moins connus dont certains n'ont jamais été enregistrés devraient ravir les amateurs de saintongeais et les admirateurs de Goulebenéze.



Le groupe Folklorique Les Batégails de Saintonge



Ce groupe folklorique Saujonnais (près de Royan), vous proposent des spectacles d'une grande qualité, à la découverte des musiques et danses de l'époque. Véritable ambassadeur de la culture régionale, le groupe participe notamment à de grandes manifestations. Si vous souhaitez faire appel à eux pour animer vos manifestations voici leur adresse : bategails.de.saintonge@orange.fr

Retour en image sur la soirée du 11 mars dernier où la troupe organisait sa veillée et son repas Charentais à la salle de fête de Balanzac (17) devant plus de 150 participants.



APPEL A CONTRIBUTION

Groupes Folkloriques de Charente et Charente-Maritime

L'équipe du Boutillon des Charentes se lance dans un projet de Boutillon « Spécial » Groupes Folkloriques d'Hier et d'Aujourd'hui. L'idée principale est de recenser les groupes ayant fait rayonner la tradition des danses et du folklore d'Aunis, Saintonge et Angoumois à travers des témoignages. N'hésitez pas à nous contacter.

Si votre association est encore active et que vous voulez profiter de ce numéro spécial pour nous faire part de votre actualité, ce message est pour vous.

Si l'association n'est plus active mais que vous voulez partager des moments de votre histoire, des photos, de vidéo, ce message est pour vous.

Si vous faisiez partie d'un groupe jadis et que vous souhaitez nous raconter les coulisses du temps passé, ce message est pour vous.

Parlez-en autour de vous et revenez vers nous, musiciens et danseurs, costumiers et costumières, bénévoles d'hier et d'aujourd'hui, soyez les bienvenus dans cette belle histoire des groupes folkloriques des deux Charentes.

REMERCIEMENTS

Le Boutillon des Charentes tient à remercier les nombreux contributeurs de ces 5 dernières années pour leur participation rédactionnelle ou pour leurs contributions en dessin, photo ou vidéo ...

Jean-Claude Lucazeau, Madeleine Bernardin, Jean-Bernard Papi, Gustave Fort, Marie-Claude Monchaux, Robert Colle, Charly Grenon, Cécile Négret, La Veille Élie, Paul Bailly, Goulebenéze, Michèle Barranger (L'Ajhasse), Jean-Michel Hermans, Jhoël Lamiraud, Yves Nicolas, Michel Buraud, Francis Bouchereau, Pierre Bouyé (Zivat d' Bonthieur), Éric Nowak, Pierre Bruneaud (Le Chéti), René Ribéraud, Les Efournigeas, Michelle Peyssonneaux, Christian Robin, Michel Renaud, Marie-Brigitte Charrier, Yvonne de Xanton Chassenon, Christian Robin, Constant Thomas, Jean-Luc Buetas, Pierrette Rodriguez, Yves Nicolas, Jean-Yves Porcheron, Yves Rabault, Jacques Deslias, Pierre Dumousseau, Alain Charrier, Mathieu Touzot, Comtesse de la Tour de Geay, Louis Ravaz, Raymond Servant, Jean-Jacques Bonnin, Éliane Momphous, Chantal Bégaud, Marie-Brigitte Charrier, Guy Marquais (Bitou), Châgnut, Yves Rabault, Janine Reneaud Ben-Amor, Jacques-Edmond Machefert, Gérard Fresse, Émile Gascard, Raymond Servant, François Julien-Labruyère, Joël Méchain, Odette Comandon, Zoë Lebengue, Guy Nicolle, Jean-Louis Hillairet, Didier Catineau, Gérard Fresser, Didier Lafond, Ludovic Charpentier, Henri Octave Jousseaume, La vèye Élie, Bernard Charron, Henri Octave Jousseaume, Cyril Salmonie, Lucien Picot, François Wiehn, L. Morisson, Régis Courlit, Gaston Navarre, Paul Yvon, Michel Chatenet, Philippe Piaud, Patrick Hureaux, Rémy et Benjamin Ribot et bien sûr :

Maït'Pierre Pierre Péronneau

Prochaine parution en septembre, bel été à tous et merci à tous ceux qui ont déjà fait part de leur envie de poursuivre l'aventure du Boutillon des Charentes avec nous et Bienvenue aux nouveaux contributeurs.

Le Boutillon des Charentes

Rédacteur en chef : Dominique Porcheron (Le Fî à Feurnand)
bonsoirsaintonge@gmail.com

Webmaster : Benjamin Péronneau (Le fî à Piârre)

Site internet : <http://journalboutillon.com/>

Page Facebook : <https://www.facebook.com/journalboutillon>